

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ARTS PLASTIQUES
(OPTION CRÉATION)
EN VERTU D'UN PROTOCOLE D'ENTENTE
AVEC L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL**

Par

Hélène VEBER

TOI ET MOI ALLER-RETOUR

L'installation vidéo comme reflet de l'humain.

Juin 2003

© Droits réservés Hélène Veber, 2003.



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

**CE TRAVAIL DE RECHERCHE A ÉTÉ RÉALISÉ
À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
DANS LE CADRE DU PROGRAMME
DE MAÎTRISE EN ARTS PLASTIQUES
DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
EXTENSIONNÉ À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI**

CONCENTRATION CRÉATION

POUR L'OBTENTION DU GRADE : MAÎTRE ÈS ARTS M.A

RÉSUMÉ

Cette recherche est née du désir de donner du corps à l'image. Observant tout d'abord l'humain dans ses rapports avec lui-même et avec son environnement social, sujet du chapitre premier, j'y découvre plusieurs niveaux de tissage. L'un intérieur : nous sommes complexes de par nos contradictions internes qui ne sont pas handicaps mais bien richesses. À qui réussit à s'appuyer sur ses propres oppositions trouve harmonie et réalisation de soi. L'autre tressage noue nos rapports avec les autres. Notre vie sociale est tout aussi complexe, basée sur les influences continues entre soi et l'environnement.

Le chapitre second se penche sur les intentions et la recherche d'un moyen d'expression collant au plus près à un désir d'ouvrir l'œuvre à toutes ces dimensions humaines. Certains artistes comme Bill Viola ou Dan Graham créent installations et architectures qui entourent le spectateur d'une ambiance, de perceptions multiples. Puisque notre réception physique passe par plusieurs sens, je veux mélanger plusieurs médiums. Je quitte donc le langage artistique en 2 dimensions qui ne reflète pas cette multiplicité. Après avoir visité la sculpture, la performance et la vidéo, l'installation me semble toute appropriée dans cette exposition finale, pour exprimer mon souci grandissant de m'adresser à l'autre tout entier, autant corporellement que spirituellement.

Le troisième chapitre décrit l'exposition qui s'articule autour d'une installation se basant sur des amitiés perdues et de trois correspondances-vidéos, trois invitations à faire naître l'amitié. J'invite le spectateur à voyager dans différentes pièces, dans différentes ambiances créées en vidéo et de se recueillir parmi une collection de papillons épinglés dans une boîte et sur ma peau.

Quand au quatrième chapitre il est une lettre ouverte au spectateur de l'art. La rencontre avec la création artistique en général, si elle se passe de façon idéale doit être déclencheur de l'imaginaire. Non l'imaginaire de l'artiste déjà exposé, mais bien de celui du recevant qui se voit alors propulsé dans sa propre énergie créatrice. Cette créativité ne concernant pas strictement l'art, mais bien à l'humanité.

REMERCIEMENTS

Reconnaissance de dette à Denis Bellemare mon directeur, pour son soutien et son respect de mon contexte assez complexe. Reconnaissance de dette à « Aline-la-plus-fine » pour sa continuelle bienveillance.

Reconnaissance de dette à mes amis : Marie-Josée, Hélène, Louise, Yann, Amélie, Lynda, Jocelyn, Ronald, Jean-Gaël, Carine, Roger et Pauline pour leurs encouragements. Merci à ma famille pour son soutien constant malgré les kilomètres qui nous séparent. Merci à Jaky Fortin pour son calme, Gaëtane Grenon, Mathieu Baudouin et Paul Antaya pour leur généreuse disponibilité ainsi que Julie Lemay, Patrice Cloutier pour leur écoute. Merci à Robert Loïselle passionnant « bibitologue » de l'U.Q.A.C. et merci à la galerie Séquence de m'avoir accueilli.

Merci à la chance mainte fois provoquée et qui elle aussi a accepté de m'accompagner.

À Luc, Violette et Matisse.

Tout art renvoie à la vulnérabilité humaine.
Francis Bacon.

INTRODUCTION

Ce mémoire tente une radiographie de mon cheminement artistique. Il est une sorte d'autopsie. Décrire pour accentuer la conscience, en réchauffer les articulations. Disséquer avant de vous en faire part, travailler toutes ces influences pour ne garder que l'essentiel : le *corps* du texte.

Je suis venue au Québec après un cursus de 5 ans dans une École des Beaux-Arts en France. Je voulais continuer à parler du couple corps-pensées traité dans la vidéo «Ça t'a marqué». Je tentais alors de coller de force physique et psychique. Il m'est apparu au fur et à mesure de mes lectures et du déroulement de ma vie que cette apparente antinomie est en fait une richesse incroyable. Il n'y a pas de contradiction puisque nous sommes notre corps. Je donne à voir des vidéos, une installation et une certaine perception spatiale. *Poing* de départ : l'homme comme tissage de ses semblants d'oppositions intérieures et extérieures. Observer l'homme qui lutte avec ses désirs et ses frustrations, un mélange, presque un chaos... Emmêlé est aussi l'homme dans ses rapports aux autres, l'enfer soi-disant.

Sans aller jusqu'à dire que c'est le paradis, c'est tout de même le principe de la vie : prendre l'énergie de son environnement et la redonner transformée. L'homme est très compliqué, mais il en est passionnant ! Vivant une double attirance pour la vidéo et pour l'humain, je cherche à capter la vie par l'intérieur,

le bruit des battements cardiaques enroulés avec les silences de la mort. J'ai pu me rendre compte en expérimentant la peinture que ses deux dimensions étaient une limite. Les photos et les tableaux me laissent froide. La sculpture qui elle, est constituée d'une dimension supplémentaire, n'a pas le mouvement qui caractérise entre autres, les mammifères que nous sommes.

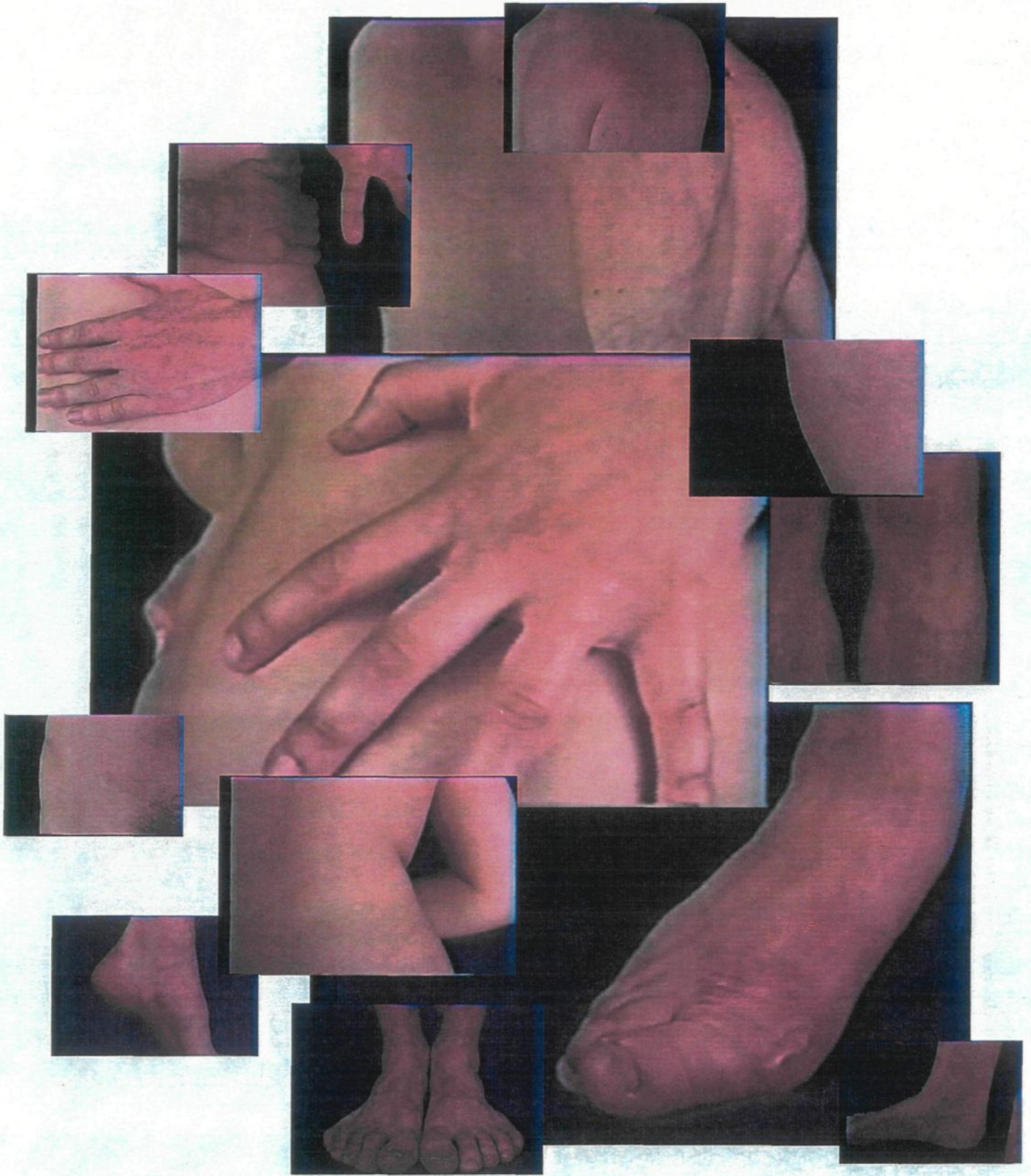
Je me suis alors concentrée sur la performance et la vidéo. L'une propose l'humain vivant mais si théâtral sans réelle interactivité, l'autre propose l'humain « en direct », mais malheureusement encore en deux dimensions. L'image vidéo est animée, elle donne un rythme, elle ne fixe pas le temps, elle joue avec lui. Elle est ma base et je la marie au son, grand oublié de l'art. On ne peut mieux imaginer que lorsque nous fermons les yeux, concentrés sur l'écoute d'un récit. Je m'appuie sur l'audiovisuel pour rejoindre un idéal d'œuvre où le spectateur sera pris en compte dans toutes ses dimensions. L'homme est un tout, l'œuvre devrait être un tout.

Comment filmer les grains de peau du sentiment et les pulsions de nos pensées ? Bill Viola ou encore Dan Graham ont trouvé chacun leur manière de mettre l'homme « en architecture ». Ces derniers, ainsi que Teiji Furuhashi ou Angie Hiesl par exemple, remettent en cause les moyens d'expression traditionnels par le simple geste de les mélanger. Ils n'ont pas inventé une nouvelle technique, mais une nouvelle attitude : brasser les médiums ! Ils servent d'abord l'intention, ils adaptent les choses autour des hommes et non les hommes autour des choses.

L'art est un langage humain qui peut s'adresser à tous les sens, qui peut tisser les perceptions autour du spectateur. Avec l'installation « Amitiés mortes », je cherche à mon tour à entourer le spectateur, je tente de jouer avec ses impressions toujours subjectives. L'installation prend naissance en mes amis. Ils sont fragiles et nuancés comme des ailes de papillons. Quand les amis s'en vont, il reste tout de même la couleur du souvenir sur ces cadavres. J'en fais pour l'occasion une collection.

Dans les lettres vidéos, j'expose le désir d'une nouvelle amitié. La correspondance a toujours eu une place très importante dans ma façon d'aimer. Plutôt que la plume et l'encre, je prends la caméra et compose un hommage, un clin d'œil à trois créateurs, Daniel Mermet en radio, Björk en chanson et Daniel Pennac en littérature. Bouteille à la mer à des personnes que j'admire, qui provoquent en moi une énergie, une force d'aller créer de l'avant.

Car c'est une énergie que je veux offrir derrière l'image. Je cherche à éveiller l'autre à lui-même, plutôt qu'à la beauté, à la performance technique ou à la poésie du monde de l'art. Derrière ce tissage de moyens, l'intention doit toujours être de provoquer la créativité de l'autre, de déclencher, si ce n'est pas encore le cas, un appétit pour l'imaginaire. Non pas l'imaginaire pour fuir la réalité, mais bien cet imaginaire qui provoque l'urgence de vivre à cent pour cent, à chaque seconde.



Images extraites de la vidéo *Ça t'a marqué*, 1997.

CHAPITRE I : L'HOMME

Tissage intérieur

Je filme des hommes et des femmes. J'aime les sons, les respirations et les pulsions. L'humain que je regarde est fascinant, pareil à un tissage dont nous n'avons pas encore fini de découvrir les nuances colorées. Il est tressage intérieur. Il est double pour mieux être un, mêlé de complexes et d'ego, de conscience et d'inconscience, de réalité et d'imaginaire, d'un corps et d'une âme, d'une mortalité et d'une vitalité...

Le corps lui-même, si on avait l'idée saugrenue de le prendre seulement pour une machine (suivez mon regard...) est bien construit de deux divisions de par la symétrie de la silhouette et le fait même que le cerveau soit en deux hémisphères, chacune commandant la partie inverse du corps entier. Et nous, occidentaux, grenouilles se faisant plus grosses que le bœuf, non seulement nous nous sommes imposés l'image cartésienne du corps et de l'âme faisant chambre à part, mais nous avons jugé le corps. Il fut d'abord condamné pour oser donner du plaisir et aujourd'hui il est condamné à ne donner que du plaisir (exterminant le moindre poil rappelant notre animalité et refusant toute douleur rappelant notre vulnérabilité). Deux extrêmes et une très belle contradiction !

Acceptons l'homme non pas comme un être pétri de contradictions comme le pensait Pascal mais plutôt un être nourri de ses propres oppositions. Chaque chose

existe non *contre* mais *grâce* à son contraire. Âme et corps ne peuvent être séparés comme nous avons tant l'habitude de le faire et d'agir comme si c'était le cas. Les photographes jouent avec cette loi que la lumière n'existe pas sans l'obscurité et les peintres avec les couleurs qui ne rayonnent qu'en côtoyant leurs complémentaires. On parle aussi de deux personnalités se complétant pour faire un couple, une harmonie amoureuse. Ce qui fait dire au personnage de Damiel dans *Les ailes du désir* de Wim Wenders, quand il rencontre la femme de sa vie : "Je suis ensemble. Ce n'est pas un enfant mortel qui a été conçu, mais une image commune, immortelle. Cette nuit, j'ai appris à m'étonner. Elle est venue me ramener chez moi et j'ai...trouvé ce chez moi " ¹ Ainsi dépasser notre dichotomie pour une harmonie. Mais comment ?

Jung parle de "conditions favorables" pour faire venir l'inconscient vers la conscience (Hudson, lui, parle d'esprit objectif et subjectif) dans le but d'atteindre une *réalisation de soi*. L'indien Don Juan prend une technique dite du *faire* et du *ne pas faire* pour permettre à l'anthropologue Carlos Castaneda de *stopper le monde* ². Se laisser aller à l'inconscience avec la conscience comme garde-fou. Ainsi l'explique Annick de Souzenelle : " [...]le soma(corps) et la psyché ne sont qu'en vertu de leur degré de participation à une troisième dimension de l'être". Nous avons tout séparé, nous avons tout dissocié pour mieux examiner.

¹ Wim Wenders *Les Ailes du Désir* Alliance Viva film, 1987.

² Carlos Castaneda *Le voyage à Ixtlan, les leçons de don Juan*, Coll Témoins Gallimard 1972, p228.



Les Ailes du désir de Wim Wenders, 1987.

Il est temps de remettre os, organes et environnements ensemble et de comprendre que les uns affectent les autres. Nous sommes notre corps !

[...] Le corps humain est le schéma de la construction de notre devenir. Le corps est à la fois notre outil, notre laboratoire et notre ouvrage pour atteindre à notre vraie stature qui est divine.³

C'est, je crois, un travail constant que de paraître ce que nous sommes. Gorgias parle de l'inconsistance de l'apparence si elle ne coïncide pas avec l'être, Wittgenstein quant à lui, parle du corps humain comme meilleure image de l'âme humaine. Tous nos symboles peuvent être lus sur le corps. Nous les avons toujours *sous la main*. Ce n'est absolument pas nouveau, ce n'est pas une découverte que j'articule ici. Elle le devient cependant lorsque nous nous approprions cette évidence. La maladie s'avère, par exemple, une façon simple de se rendre compte de cette imprégnation symbolique du corps.

L'interrogation est simple au départ : pourquoi tombons-nous malades de tel organe et non d'un autre ? Bien sûr, il y a des explications très techniques, mais faut-il s'en satisfaire ? Ainsi science et médecine traditionnelle en occident, confondent souvent le *comment* et le *pourquoi*. Pourquoi chaque personne vit-elle avec des points faibles physiques précis ? Il y a correspondance. Annick de Souzenelle décrit une symbolique tirée de la Bible et de la Cabale. Le corps de l'homme serait constitué de trois "étages" de maturité. Le premier, des pieds aux

³Annick de Souzenelle, *Symbolisme du corps humain*, Albin Michel, Espaces libres, 1984, p54.

hanches est l'équivalent d'un apprentissage physique parallèle à l'enfance, le second, des hanches au cou, est un apprentissage psychique (parallèle à l'adolescence) et le troisième, la tête, est donc la troisième dimension que l'auteur qualifie de divine. C'est l'âge adulte avec un grand A, une maturité adulte qui fait dire à l'auteur que la plupart d'entre nous en sont encore à l'adolescence : nous prenons connaissance de notre division intérieure complémentaire, nous admettons que corps et âme sont un, mais ne savons qu'en faire.

Michel Serres ajoute à une tentative de description de l'attitude adulte, l'oubli du "moi". Il explique qu'être adulte, c'est refuser de répondre à la question de savoir si je me considère comme un adulte ou non. Car je ne réponds jamais aux questions personnelles. Un adulte dit-il, c'est quelqu'un qui a des choses à faire et qui tient compte des autres autour de lui. Le corps n'est donc absolument pas une machine à bichonner, entretenant par-là notre égocentrisme, et ce n'est pas non plus un objet à subir, ou à mépriser. Notre corps, à qui sait lire, nous révèle à nous-mêmes et nous mène à l'unité, je veux dire vers le trois, l'unification dépassant la vue manichéenne de la vie.

Car "Quand l'extérieur et l'intérieur se rejoignent, ça fait tomber la pression. Sans ça, on serait comme des volcans" ajoute Björk⁴. Beaucoup le sont, malheureusement. Combien de dramatiques éruptions dépressives, violentes, acheteuses, sexuelles...

^{4 4} Björk entrevue publiée dans la revue Les Incrockuptibles # 300, p19.

C'est un apprentissage exigeant et je peux d'autant plus en parler que je ne l'ai pas encore réussi. Pour finir sur la complexité intérieure humaine, j'ajoute la mort. En fait, plutôt qu'un ajout, il serait plus exact de parler de mise en lumière de cette réalité. "On a le temps d'y penser quand ça arrivera" entend-on comme une rengaine nous mettant sous hypnose passive. Fin fatale à mettre de côté pour mieux foncer dans la vie ? Non!

L'homme est enfin, on peut le supposer, le seul animal qui sache qu'il doit mourir. Ses luttes journalières compétitives, sa recherche du bien-être à travers l'ascension hiérarchique, son travail machinal accablant, lui laissent peu de temps pour penser à la mort, à sa mort. C'est dommage, car l'angoisse qui en résulte est sans doute la motivation la plus puissante à la créativité. Celle-ci n'est-elle pas en effet une recherche de la compréhension, du pourquoi et du comment du monde, et chaque découverte ne nous permet-elle pas d'arracher un lambeau au linceul de la mort ? N'est ce pas ainsi que l'on peut comprendre qu'en son absence celui qui "gagne" sa vie la perd ?⁵

La mort doit avoir pignon sur rue ! Nous pleurons sur la Toussaint avec des fleurs décolorées. Les Mexicains par exemple, la fêtent eux, joyeusement, avec fanfares et avec le même rouge que celui de l'amour. Et les enterrements façon New Orleans, n'est-ce pas une façon d'intégrer la mort à la vie pour nourrir cette vie, pour qu'un état d'urgence insuffle la juste action mais aussi la juste tolérance, le juste silence.

⁵ Henri Laborit, *Éloge de la fuite*, Laffont, 1976, p 23.

La plus simple des choses que j'entreprends, par exemple t'emmener pour une marche dans le désert, peut signifier ma mort. La mort me traque. Par conséquent je n'ai ni le temps du doute, ni celui du remords. Si je dois mourir parce que je t'ai conduit dans le désert, alors que je meure. Toi, à l'opposé, tu as l'impression d'être immortel, et les décisions d'un immortel peuvent s'annuler, être regrettées, faire l'objet du doute. Mon ami, dans un monde où la mort est un chasseur il n'y a de temps ni pour regret ni pour doute. Il y a seulement le temps de décider.⁶

Vie et mort, deux choses prises couramment comme des contraires impossibles à accorder. Et prise couramment comme un drame humain. On accepte facilement que les animaux et les végétaux meurent. On a plus de mal quand il s'agit de nous. Et quand il s'agit de la mortalité de notre planète et de notre système solaire, là, nous sommes carrément inconscients. Les étoiles aussi sont mortelles. Cela ne devrait que nous pousser à vivre et à mourir sans hésitation.

⁶ Conseil du sorcier indien don Juan Matus à Carlos Castaneda in *Le voyage à Ixtlan* p.49.

*Je vous en supplie
Faites quelque chose
Apprenez un pas. Une danse
Quelque chose qui vous justifie
Qui vous donne le droit
D'être habillé de votre peau. De votre poil
Apprenez à marcher et à rire
Parce que ce serait
Trop bête
A la fin
Que tant soient morts
Et que vous viviez
Sans rien faire de votre vie⁷.*

⁷ Charlotte Delbo, poème : *Prière aux vivants pour leur pardonner d'être vivants* extrait de *Une connaissance inutile*, Minuit, 1996, p 29.

Tissage extérieur

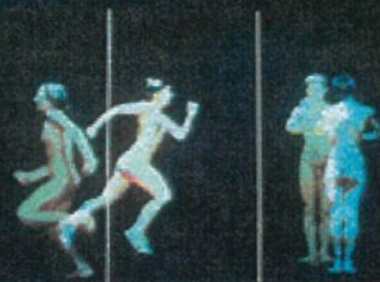
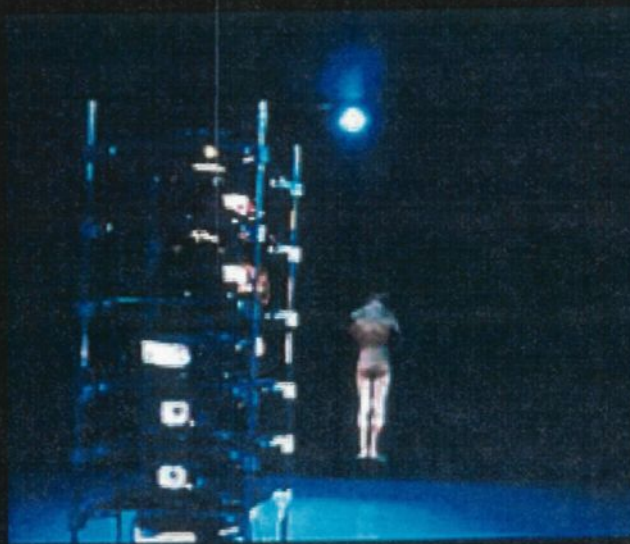
L'homme et la femme sont donc tissage interne par leur perception de leur propre corps très mortel et très symbolique, l'interaction pensée-sensations. Mais l'homme est aussi un être social, il vit en bande. Il est tissage intérieur et extérieur. Nous nous nourrissons par imprégnation discrète, nous sommes plus ou moins perméables aux corps, aux pensées, aux émotions que transporte notre entourage. Jung compare le contact de deux personnalités à un mélange de deux substances chimiques qui, s'il se produit une réaction, se transforment. Vivre est un aller-retour perpétuel entre moi et les autres, entre mes actes et mon imagination, un tissage qui crée cette complexité particulière de l'homme, une pelote emmêlée, un nœud... Ce qui donne aussi travail et salaire aux psychanalystes ! L'homme est mêlé, emmêlé par lui-même et par les autres ! Un tressage absorbant perceptions auditives, visuelles, kinesthésiques, odorantes, goûteuses et spirituelles. Il est capable de recevoir de multiples informations de nature différente en même temps.

Au-delà de l'échange formel entre les acteurs, un autre échange plus prégnant se déroule dans une sorte de rêve éveillé, de rêverie, où le corps de l'autre, son esthésie, est le support d'une nappe d'images. Il est probable que l'essentiel de toute rencontre réside dans son gisement d'imaginaire. Les modulations du visage ou de la voix, les gestuelles, les rythmes personnels enracinent la rencontre et l'orientent avec une ligne de force plus efficace que n'en commande le strict contenu informatif de la conversation.⁸

⁸ David Le Breton : *Anthropologie du corps et modernité*. P.U.F, sociologie d'aujourd'hui, p104.

Cette impression que l'on a de quelqu'un, les différents détails, indices qui nous permettent de savoir intuitivement si nous avons des affinités avec Pierre, Paul ou Jacques ; cette impression est un accès à l'imaginaire. Si l'humain peut recevoir toute cette variété, il est aussi capable (c'est même bien plus intéressant !) d'accueillir de l'art qui ne soit plus seulement *réтинien*, adjectif cher à Marcel Duchamp. Un art qui soit multiple (*multimédia* !) et non seulement *visuel*. Soit dit en passant, cette expression courante d'arts *visuels* traduit encore ces traditionnelles deux dimensions picturales de l'art, encore de la binarité, toujours de la dualité.

Imaginons plutôt un art tissé de plusieurs rubans sensoriels et discursifs. Puisque nous nous adressons à un mammifère dont la structure génétique de son ADN est déjà tressage et dont la structure psychologique s'apparente à un tissage (ainsi que le corps lui-même car os, organes, vaisseaux sanguins, peau ne sont pas attachés ensemble par du ruban adhésif, mais bien par du tissu), il m'apparaît logique de tisser des techniques artistiques autour de lui.



lovers

CHAPITRE II : L'ART

“J'aime beaucoup c'que vous faites...”

Certains artistes prennent en compte le spectateur dans son ensemble complexe et non seulement comme une paire d'yeux. C'est lors de la biennale d'art contemporain de Lyon 95-96, que j'ai pu découvrir des artistes qui jouaient déjà autour et sur le spectateur. L'artiste et professeur Chen Zen permit à une poignée d'étudiants de notre École des Beaux-Arts, de visiter la Biennale avant même le vernissage. Sa générosité résonne encore après sa mort.

Nous avons pu être témoins des derniers préparatifs de très grands artistes (la notoriété n'empêche donc pas de continuer à être en retard...) comme Nam June Paik, Ulay, Orlan... Un souvenir gravé à jamais. J'y ai découvert Teiji Furuhashi. C'est un James Dean, un Jeff Buckley, c'est un jeune homme génial mort trop tôt. Je n'ai savouré qu'une seule installation, qui pour moi, s'approche de façon troublante de l'installation *parfaite*. *Lovers* est constitué d'une colonne de projecteurs vidéos en couleur au milieu d'une pièce noire, qui fait vivre sur les quatre murs de la pièce, un homme et une femme nus évanescents. Ils sont en taille réelle, marchent, courent au ralenti. Au ralenti ils disparaissent, au ralenti ils réapparaissent ailleurs. Le temps s'arrête et on observe notre vulnérabilité, une sorte de course effrénée de l'homme vers le rien.

Furuhashi a créé un regroupement d'artistes nommé Dumb Type (traduire par imbécile) qui mélangent technologie, chorégraphie, théâtre. C'est très proche de ce que je cherche, tresser les moyens pour toucher le spectateur.

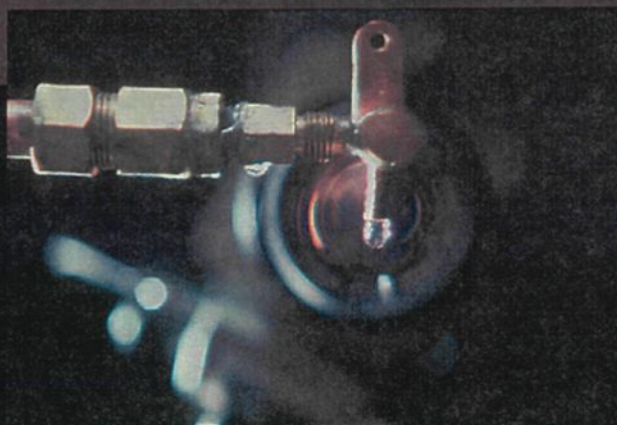
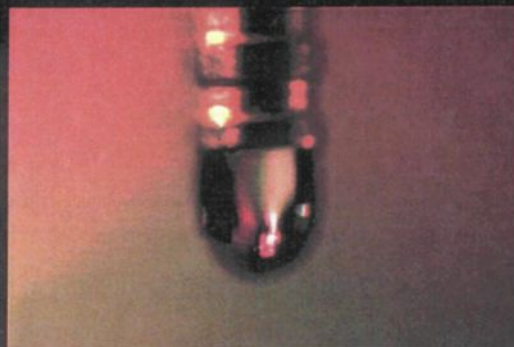
C'est peut-être sans surprise mais Bill Viola est aussi un artiste exemplaire dans ma conception de l'installation vidéo. *He weeps for you* n'est pas une œuvre récente (1976, il avait 25 ans !). Mais elle est époustouflante. De l'eau tombe goutte à goutte d'un robinet sur un tambour. Le son est amplifié, l'image de la goutte est retransmise à la grandeur du mur. Nous entrons dans la pièce. En face : notre image dans une énorme goutte d'eau qui vient d'apparaître, mais déjà elle s'étire par la pesanteur, déjà en instance d'adieu, déjà dans l'abandon à la fatalité. Elle tombe, nous tombons avec elle, elle nous a entraînés dans son suicide. Et l'impact est si bruyant que ça tremble sous nos pieds.

Ce travail fait allusion à la philosophie traditionnelle de la correspondance entre microcosme et macrocosme, ou croyance selon laquelle toute réalité supérieure dans l'échelle de l'être se reflète et est contenue dans la manifestation et le mode d'être des ordres inférieurs. [...] On retrouve cette idée dans les théories de la physique contemporaine qui montrent comment la moindre particule de matière contient des connaissances et des informations sur l'état du système tout entier.⁹

Désintégration, raz-de-marée. Une autre goutte d'abord timide, apparaît et nous renaissions. Mais déjà elle s'étire par la pesanteur, déjà en instance d'adieu, déjà dans l'abandon à la fatalité. Et ainsi de suite jusqu'à ce que "un peu parti, un peu

⁹ Bill Viola, à propos de son installation " He weeps for you ", catalogue de la Biennale d'art contemporain de Lyon 1995/96, p152.

Bill Viola *He weeps for you*, 1976.



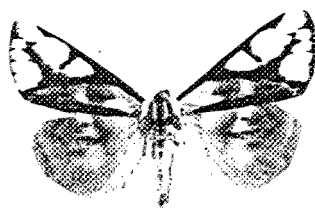
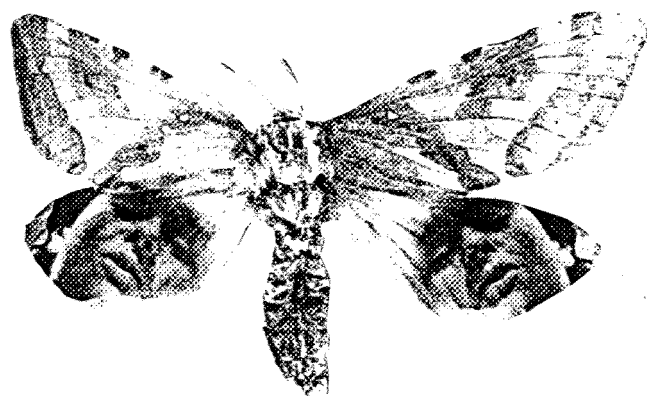
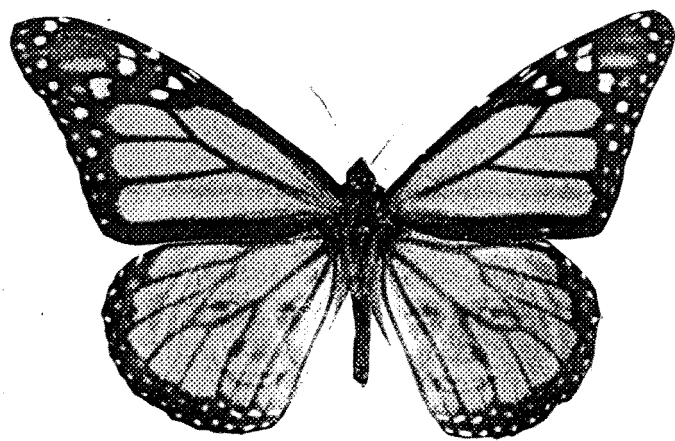
nase” nous nous extirpions de ce cycle, “histoire de reprendre un peu le cours de ma vie” comme dirait Michel Jonasz.

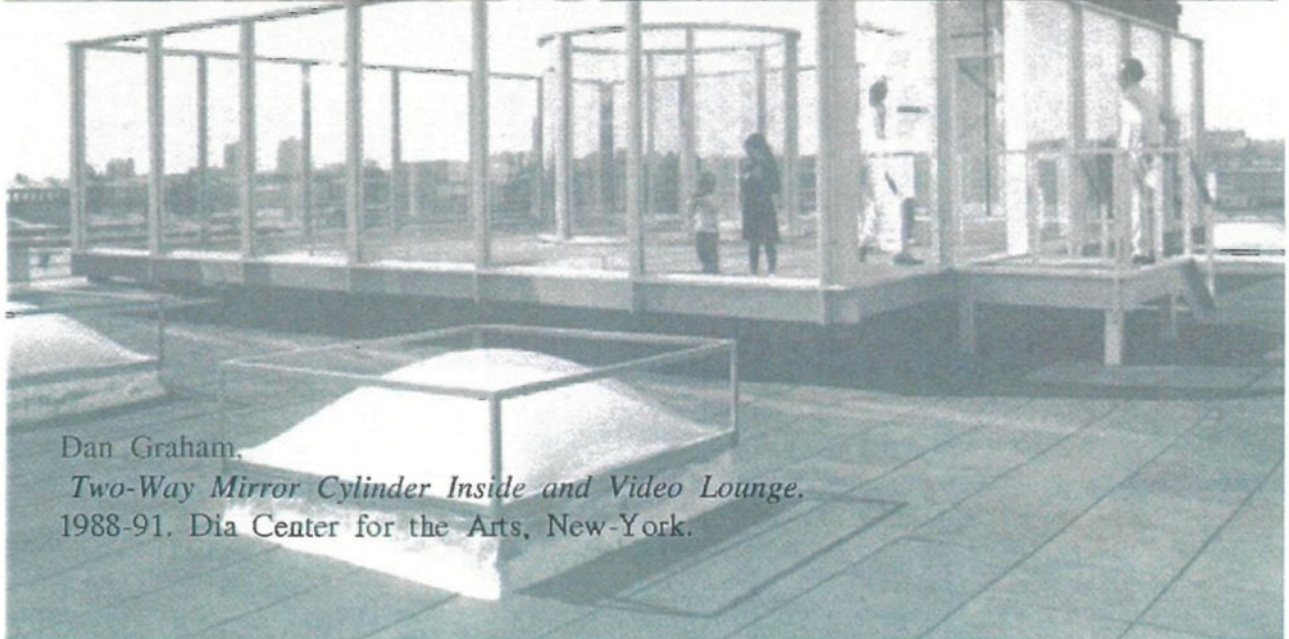
He Weeps for you est d’une simplicité désarmante. Une petite goutte, minuscule goutte, inonde et emporte dans un tremblement de terre. Froid dans le dos de voir sa propre disparition dans un grand fracas alors que notre objectivité a bien vu le petit système de micro-caméra-tambour-robinet qui a la goutte au nez. Mais ouf ! on renaît comme la saison, un bourgeon sort du tuyau et on jouit de ce petit été avant le tonnerre.

Ma mecque, le lieu d’un prochain pèlerinage, c’est la cathédrale de Dan Graham sur le toit du DIA Center for The Arts de New-York depuis 1991. L’artiste l’a nommé moins pompeusement *Two-Way Mirror Cylinder Inside Cube and Video Lounge*. L’architecture est simple : un cylindre de miroir sans tain dans lequel on peut rentrer, lui-même installé dans un cube de vitre et le tout construit sur un toit de building avec vue sur New-York. C’est un étourdissement de reflets et de transparences, c’est mon visage sur le building sur le dos du visiteur en face et lui-même mélangé avec le mur du centre et des escaliers de secours.

Ces trois installations décrites ne sont pas un concours de techniques mais bien un tissage de médiums choisis de façon très subjective à la fois visuels, intellectuels, sensitifs, voire intuitifs ! Tout ceci dans un souci de toucher l’autre dans son entière identité : à la manière de Tony Oursler quand il utilise de façon unique l’image vidéo. Ce dernier met en scène des visages grimaçants projetés sur de

**grossières poupées placées sous un escalier, par terre ou coincées sous un meuble.
Ses créations de chiffon ont juste le visage animé, ce qui les rend vivantes et
dramatiques. La curiosité est piquée, on s'approche, on est touché !**





Dan Graham,
Two-Way Mirror Cylinder Inside and Video Lounge.
1988-91. Dia Center for the Arts, New-York.

Se remonter les manches

Je suis donc soucieuse d'habiter l'espace avec l'image vidéo et d'autres médiums si l'évènement l'exige. Mais comment transformer une image en un espace ? Comment donner du corps à l'image ? Enfin, comment passer d'un plan humain bien vivant (l'énergie des relations humaines) à un plan formel et artistique sans perdre toute cette vie ? Pour avoir commencé par sculpter la terre, j'ai découvert cette joie d'inventer des personnages avec leurs propres corps. Mais il leur manquait le mouvement, la vie un peu comme Pinocchio avant son jour de chance. Ces sculptures étaient trop statiques et n'étaient en fait que des silhouettes.

J'é voulais aller dans le corps, aller plus loin que la forme. C'est pourquoi j'ai essayé la performance. Une seule, *Identité sensorielle*¹⁰ en 1995, m'a suffi à réaliser que cette pratique ne me correspond absolument pas. C'est un art total, direct et en ce sens, il est séduisant. Les sensations sont extrêmes. Beaucoup de symboles sont manipulés. Mais malgré l'intention d'un spectacle interactif, ces sensations sont vécues principalement par l'artiste et peu par le public assez passif. La performance ressemble trop à une thérapie. Pourtant le théâtre et les spectacles ne provoquent pas chez moi ce dégoût. Car le comédien donne son spectacle, je pourrais oser dire que le performer ne donne pas mais prend, il prend l'attention du spectateur, la performance est trop tournée sur elle-même, pas assez généreuse.

¹⁰ Dans le noir complet, je décrivais ma silhouette à trois personnes ne me connaissant pas, de façon à ce qu'ils m'imaginent avec les indices de mon odeur, mes frôlements et ma voix.

Elle manque souvent de poésie, trop individuelle, trop directe, trop crue. Si on pousse le concept un peu loin, on peut même dire qu' elle ne mène qu'à la simple mort de l'acteur en direct. Pour preuve, les propos de Gunter Brus, figure de proue de l'actionnisme viennois rapportés par Robert Fleck¹¹ : "Brus estime désormais que les actions, ou toute tentative de l'artiste d'expérimentation sur soi-même dans la réalité crue, représentent une voie sans issue". On pourrait voir un point commun entre l'installation et la performance, tous les deux prennent en compte trois dimensions et *courtisent* le spectateur. Mais la performance est une représentation et je ne suis pas actrice.

L'image animée, animée d'une vie, est devenue mon médium principal : la vidéo. L'immobilité n'est pas humaine. Même si nous essayons d'être immobiles, notre cœur nous balance. De même, croyons-nous être silencieux. John Cage raconte l'expérience qu'il vécut dans une «chambre "anéchoïque", une chambre sans écho, dont les murs sont faits d'un matériau particulier :

[...] j'y ai entendu deux sons, l'un aigu et l'autre grave. Lorsque je les ai décrits à l'ingénieur responsable, il m'a expliqué que le son aigu provenait de mon système nerveux, et le son grave de ma circulation sanguine. Il y aura des sons jusqu'à ce que je meure¹².

Délaissant le corps-vêtement, j'enfile le corps-battement. Descente au cœur de la

¹¹ Article de Robert Fleck: *L'actionnisme viennois* in *L'art au corps*, catalogue de l'exposition , Musée de Marseille, oct. 1996. p.82.

¹² John Cage cité par Philip Sherburn, article *Sound Art/corps sonores* , revue Parachute # 107.p79.

vibration humaine. Je veux utiliser l'image pour créer ce que je ne peux faire en photo ni en montage sonore. Ainsi je joue avec des images souvent très simples, des parties de corps, des détails comme dans la vidéo *Ça t'a marqué-signes particuliers* où, parcourant les cicatrices d'une dizaine de personnes, j'y intégrais les récits, les cicatrices de l'âme qui restent, elles aussi, très profondes. L'image vidéo bouge à nos vitesses. On peut donc jouer sur cette vitesse de l'image pour donner cette subjectivité de l'évènement, de la perception du temps suivant ce qu'on vit. Einstein compare cette perception du temps que l'on croit objective, par l'amant qui attend sa fiancée. Une minute paraît alors une heure. Quand la fiancée arrive, une heure paraît une minute. C'est ça la relativité conclut-il. Peut-on mieux résumer ?

Le son stimule l'imaginaire comme un conteur ou une lecture. Mirabeau l'avait bien compris en constatant que l'homme est comme un lapin, il s'attrape par les oreilles ! Toujours intouchables, immatérielles, on ne peut attraper les paroles d'une conversation. Le son pose l'ambiance comme un parfum. En vidéo, il est dans l'image, comme la voix est dans le corps. Il est le lien entre la pensée et le corps. Quand je pense, je parle. Enfant de la radio, je considère tout bruit, voix et chuchotement bien plus stimulateur que l'image souvent réductrice d'imaginaire puisque fréquemment, elle montre des désirs au lieu de les suggérer. Suggérer est la véritable interactivité avec l'autre.

Pourtant, la radio reste un genre mineur. Les animateurs en sont les premiers persuadés : « C'est dommage, nous sommes à la radio; vous ne voyez pas l'image ». Alors qu'elle n'est qu'image. Une image que chacun produit. On pourrait dire une « vision ». La radio est l'art le plus visuel qui soit. Et le plus sensitif. Et le plus intime, et le plus mobile.¹³

Le son doit être travaillé pour créer ce qu'on ne peut créer avec l'image. Chaque médium a une force. Gaëlle de Malglaive est une éclairagiste de renom pour le théâtre et le milieu du spectacle en France. Pour elle, la lumière n'est pas censée copier la réalité, ça ne l'intéresse pas du tout. Elle préfère la transcender ou la sublimer. Aucun moyen ne doit être là pour illustrer, mais pour compléter, enrichir, complexifier.

J'ai commencé mon apprentissage de monteuse en travaillant sur un tissage sonore de trois récits de rêves : *Rêves tissés* ainsi qu'en faisant trois portraits de trois personnes uniquement par le son. Ces travaux me semblent, à les réécouter très maladroits. Il y a des modifications, des ajouts à cuisiner, des mélanges à faire que cette exposition de fin de maîtrise "toi et moi aller-retour" me permet. En écoutant les reportages radiophoniques de Daniel Mermet (qui déclarait en juin dernier que l'objectivité est censure) lorsque je vivais en France, je voyageais avec lui au Cap vert, dans les rues de Paris, en Russie, au Rwanda... Il ne faut qu'un subtil montage de sons collectés sur place pour vous faire ressentir la joie d'apercevoir des baleines, la peine d'une famille dans la guerre, l'amertume, la révolte, le dégoût, la résistance...

¹³ Daniel Mermet, *La bas si j'y suis- carnets de routes*, Paris, La découverte, 1999, p.15.

C'est tout un pari que de coupler le son à l'image car le son, dans un sens, n'a pas besoin d'elle. Parallèlement au précédent chapitre où il est question d'intégrer nos dualités, celle-ci en est une. Le son est jumeau de l'inconscient et l'image jumelle du réel...

Dans le chant, la voix passe de l'ombre à la lumière, de la chair à l'esprit. L'esprit est une partie du corps, un fragment plus subtil de la chair- comme on dit d'un vin qu'il est subtil, d'une absence qu'elle est longue. L'âme est une fleur creuse de sang rouge. Elle frémit sous les ondées du chant. Elle s'ouvre dans l'éclaircie d'une voix. L'esprit s'éveille au creux du corps, au tronc du souffle, aux racines de la chair¹⁴.

Dans chacune des lettres vidéo, je m'applique à travailler les images et le son séparément. Et même le son plus que l'image. Je préfère assembler deux choses très différentes pour que s'en dégage une troisième impression qui appartient alors au spectateur. A lui de faire le lien, il finit la cohérence en quelque sorte. Mais malgré ce jeu de superposer montage d'images sur montage de sons, il n'en reste pas moins que la vidéo reste en deux dimensions. Et l'homme lui, est en trois dimensions pour ne pas dire quatre, car je suis convaincue qu'une dimension spirituelle habite aussi la nature humaine. Il me fallait donc donner du corps à l'image et prendre en compte le spectateur comme tissage intérieur et extérieur comme je l'explique précédemment.

¹⁴ Christian Bobin, *La part manquante*, Paris, Gallimard col. le chemin, 1989.p.77.

C'est finalement une préoccupation très proche de l'architecture puisque l'œuvre d'art devient un espace pensé pour y circuler. Au lieu de construire l'architecture par le toit et les murs, je commence par le squelette même de l'homme et je construis autour de lui, autour de cet être dans lequel le sang court, cavale, sans cesse. Irrigation d'un chant rouge rythmé par le cœur.

L'installation est un "truc", une chose que tous ont du mal à définir car il y a un peu de tout, pas toujours de ça et ça dépend de où !... Anne Bérubé et Sylvie Cotton ont courageusement fait le tour de la question dans leur ouvrage *L'installation Pistes et territoires*¹⁵. J'use donc de leur patient travail de collecte et de rangement et le redistille : l'installation est dès le départ, un terme qui est plus facile à définir par ce qu'il n'est pas. Quand on ne fait pas "juste" de la peinture, "juste" de la sculpture, de la photo ou de la vidéo, on fait d'office de "l'installation". Ce mot très généreux, accueille en son sein tout ce qui est hybride, mêlé, triple, In situ, accumulé et encombrant. Mais les spécialistes comme René Payant et Thierry de Duve cités par Cotton et Bérubé affinent le terme. Force est de constater, effectivement, que l'installation est expression de différence par rapports aux matériaux plus classiques, mais aussi désir de prendre le lieu et le spectateur dans l'œuvre, qu'ils deviennent tous deux acteurs.

Pour citer exactement les mots de Thierry de Duve, l'installation est : "l'établissement d'un ensemble singulier de relations spatiales entre l'objet et

¹⁵ A.Bérubé et S.Cotton : *L'installation pistes et territoires*, SKOL. 1997.

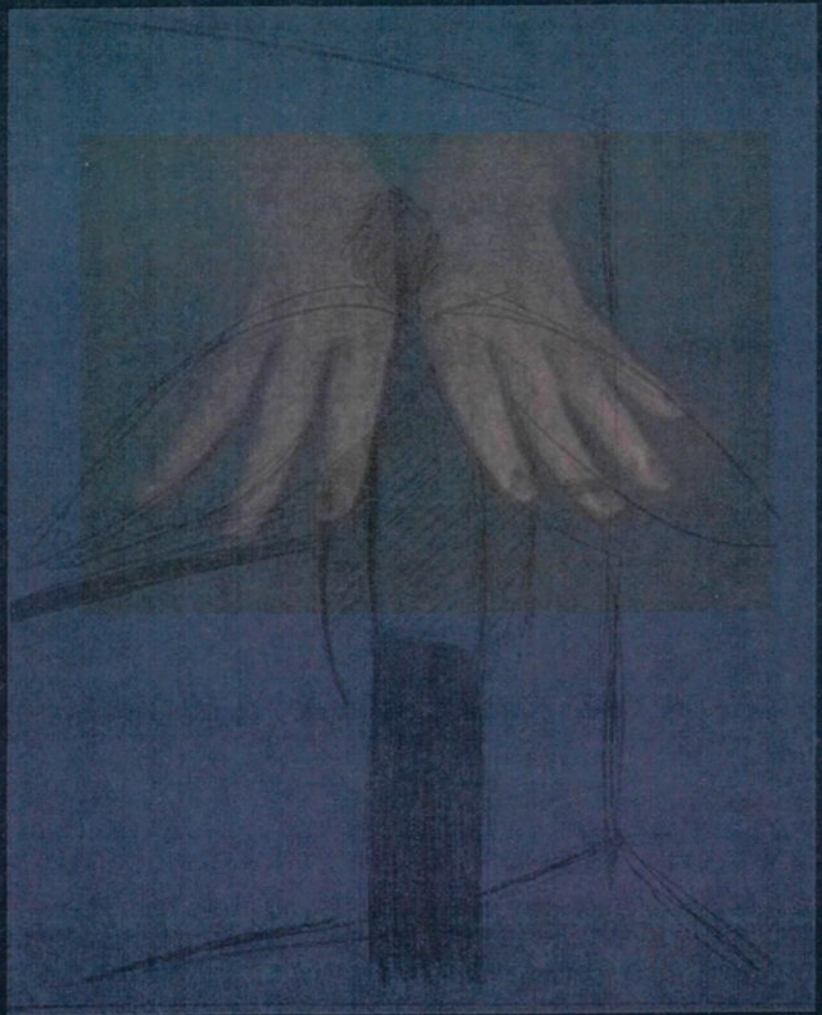
l'espace architectural, qui force le spectateur à se voir comme faisant partie de la situation créée ” . C'est là un point de jonction évident avec ma préoccupation décrite plus tôt d'appréhender toute personne, tout problème, toute œuvre d'art, comme un tissage, comme un ensemble. L'installation est alors le médium qui exprime le mieux cette complexité puisque l'installation est elle-même tissage d'outils. Je m'essaie à mon tour à une définition “Tissage de pratiques artistiques dans un espace où peut circuler et peut participer le spectateur ”

L'œuvre in situ *“Je, tu, il vole”*, réalisée en octobre 1998 a stimulé mes pas dans cette direction. Il s'agissait d'une projection d'images d'ailes (créées par des mains en gros plan s'agitant doucement) sur le dos même du spectateur. La sensation en fut plus ou moins dramatique car le spectateur était installé au cinquième étage, face à une baie vitrée dominant un large paysage nocturne. Une respiration plus longue qu'une respiration normale était diffusée assez fort dans le lieu. À chacun de voir dans ce mouvement d'ailes et ce vide, une chute ou un envol... C'est à cette époque que vint cette attirance pour pousser le spectateur sur les planches de mon théâtre. Par l'installation, par l'In Situ, ces deux propositions sont très proches et répondent toutes deux à mes intentions, puisque :

*La tête d'un artiste est un entrepôt privé où s'accumulent, s'empilent, s'emballent, s'organisent les instabilités. L'Installation est un espace public où s'accumulent, s'empilent, s'emballent, s'organisent les instabilités*¹⁶.

¹⁶ Guy Blackburn, in « *L'Installation pistes et territoires* » A Bérubé et S Cotton, SKOL 1997.p.91.

Installation In Situ *Je tu, il vole...* 1998.



J'en profite ici pour remarquer que loin d'être un effet de mode de ces dernières décennies, l'installation existe depuis l'homme. Lascaux n'est-elle pas la première installation et même la première *in situ* ? S'y trouve déjà de l'image (les peintures), du son (l'acoustique spéciale de la grotte), un éclairage spécifique (les torches) et tout ceci dans un lieu choisi difficile d'accès avec des rituels supposés !

Aurait-on déjà tout fragmenté et compartimenté en sortant de l'âge de pierre (chacun était déjà à sa place et les moutons étaient déjà bien gardés ?) pour qu'il nous ait fallu des siècles pour réapprendre à mélanger? De même la science qui se remet à faire un seul casse-tête avec tous les laboratoires si longtemps séparés.

On comprend aujourd'hui l'importance de partager les savoirs pour avancer plus vite et mieux (comme le rapprochement entre génétique et neurosciences). C'est donc bien mon intention d'explorer l'installation pour obtenir un tout, une impression se dégageant de ce tissage. En récompense, les désirs de chaque interlocuteur, la magie, le sixième sens et l'étrange viennent participer à l'œuvre qu'on laisse vivre seule.

L'idéal de l'installation auquel j'aspire, Enno Stahl le décrit en introduction à un article sur l'artiste allemande Angie Hiesl. Cette femme aurait très bien pu être parmi les artistes qui me stimulent, tant son œuvre est atypique, spéciale et spatiale. Mais je n'ai malheureusement pas encore eu l'occasion de voir, que dis-je, de *participer* physiquement à une de ses créations ce qui m'empêche d'en parler plus avant. Revenons plutôt à l'auteur de l'article et à ses propos introductifs.

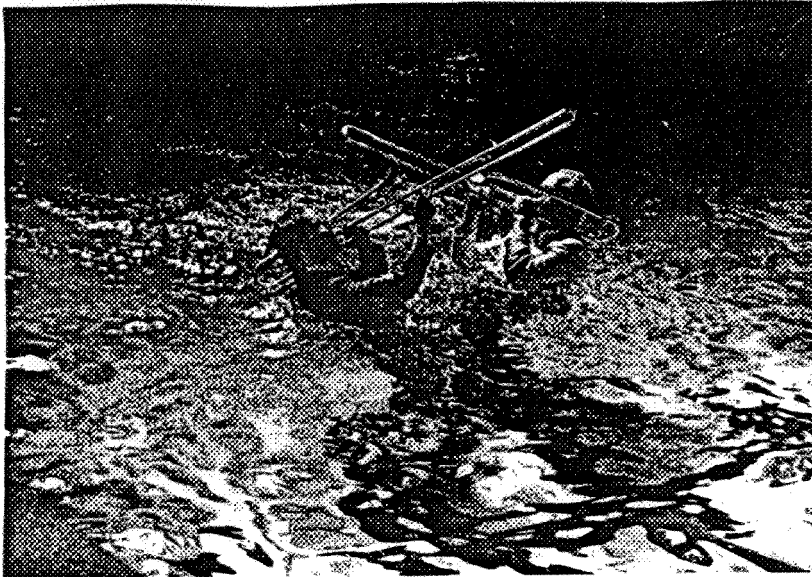
Une approche contemporaine réellement interdisciplinaire ne consisterait pas seulement à utiliser divers médiums (sculpture, dessin, écriture, photographie, etc.) au sein d'une même installation, mais plutôt œuvrer entre les disciplines classiques, faisant en sorte qu'il serait impossible de dire à laquelle de ces disciplines appartient l'œuvre, ni même de savoir exactement dans quelle catégorie générale nous devons ranger cette production artistique¹⁷

C'est bien cet idéal que je cherche, que je traque par mes expérimentations. Si j'y arrive un jour, ce sera aux spectateurs de m'en informer par l'embrouillamini qui sortira de leur bouche en voulant définir ce qu'ils viendront de ressentir ! Le raton laveur du conte d'Émilie Jolie, fatigué de n'être que noir et blanc, prend le rouge des joues de la fillette, le bleu de ses yeux, le blond de ses cheveux... Je prends dans l'éventail des pratiques, ceux qui me servent et je remets les autres dans ma guitare comme disait Brassens, pour une prochaine fois peut-être ?

Si une infidélité est nécessaire, c'est bien celle des moyens utilisés pour s'exprimer. Ne jamais tromper le sens par l'habitude d'une seule couleur.

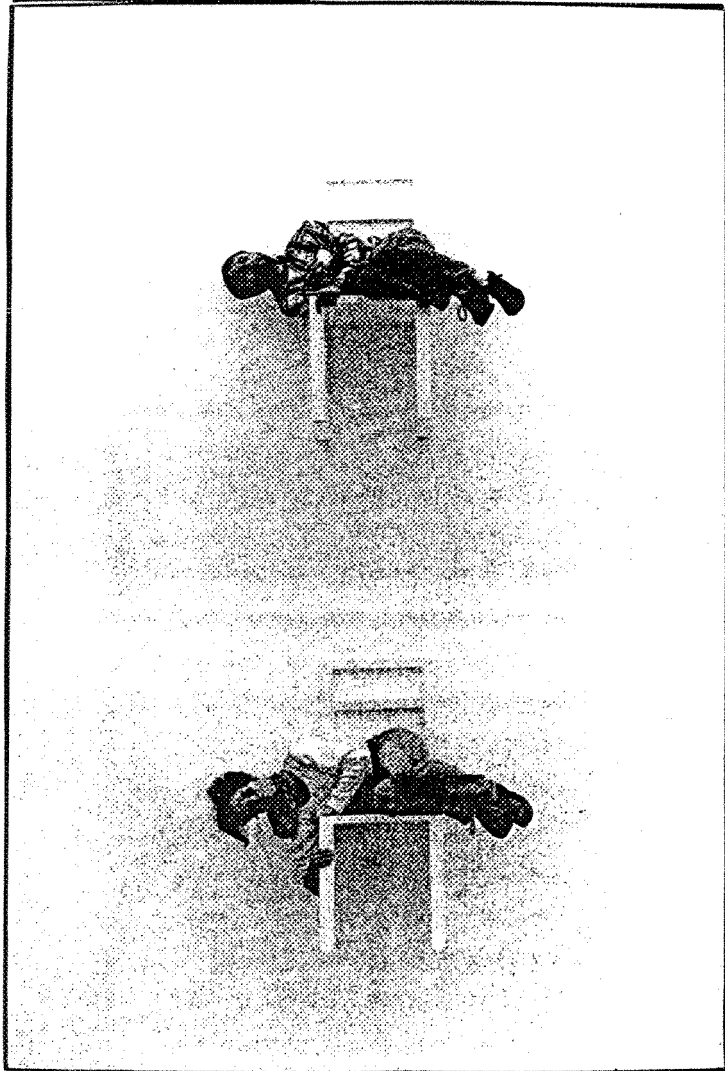
Si un mot n'est pas compris, on en change, si un mot ne correspond plus à notre état d'âme, on en change. Une image est un mot, une lumière, une odeur, un son, tout ceci est langage. L'art, qu'est ce donc d'autre qu'un langage ?

¹⁷ Enno Stahl article : *Angie Hiesel et ses installations performances*, ESSE Automne 2002, p65.



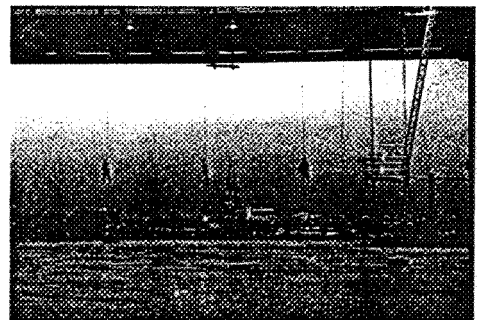
The rose is red and fluttery...

1...1...1...1 people chair, 1996.



ANGIE

HIESL



Rhine...Rhine...Rhine...RED..., 1990.

CHAPITRE III : L'EXPOSITION

L'exposition est double, comme nous, comme le monde et comme la crème glacée vanille- fraise. Deux parties : une installation vidéo et sonore appelée *Amitiés mortes* faisant écho à trois lettres-vidéos. Le lieu (les locaux du troisième étage de la galerie Séquence à Chicoutimi) fut une contrainte stimulatrice proche de l'In Situ. Se dégage de ces deux projets une même préoccupation pour l'amitié, pour l'identité et une approche formelle par séries. L'installation parle des amitiés disparues et les lettres-vidéos des amitiés naissantes.

AMITIÉS MORTES

Amitiés mortes est une collection d'anciens amis perdus pour des raisons différentes, mais perdus. D'une certaine façon, ils sont morts, ce sont des amis fanés. Je manipule une collection de connaissances disparues. Elles ont tout de même gardé dans ma mémoire leurs couleurs et leur poésie. J'épingle des papillons qui portent chacun sur leurs ailes mes amis. Chaque papillon est travaillé sur le logiciel Photoshop de façon à incruster un visage sur les ailes et leurs nervures, mélangé aux propres couleurs de l'insecte. De la même manière, chaque prénom est mélangé au nom réel du papillon. Chaque corps et chaque paire d'antenne sont



ACTIAS *Arianaluna*



DANAUS *Charlinexippus*



HAPLOA *Frédéricuannontigua*



ENNOMOS *Hélèubsugnaria*



HEMILEUCA *Eldinucina*

AMITIÉS MORTES : BOITE D'ENTOMOLOGIE

reconstitués de façon très réaliste et tous ces cadavres sont installés dans une véritable boîte d'entomologie en bois vitrée, exposée au milieu de la pièce.

En parallèle, une vidéo diffuse l'épinglage de ses mêmes papillons sur mon dos nu avec un son aigü amplifié des épingles transperçant du styrofoam. Ce son strident, c'est la cruauté des amis méprisants ou devenus indifférents. La douleur de l'amour est égale à celle de l'amitié. Je construis un rituel guérisseur, un rituel de la douleur d'avoir été oubliée ou quittée.

L'Installation est donc basée sur un double langage : la beauté de l'amitié de par les papillons et ni plus ni moins que la mort symbolique de par la collection de cadavres. Sensibilité à fleur de peau. Une amitié nouvelle m'énergise aussi physiquement et une fanée m'affaiblit de la même façon, de façon double, eh oui, toujours double pour arriver au trois. Il me plaît aussi de penser qu'une déstabilisation physique du spectateur dans l'installation est une « condition favorable » à un accès à l'inconscient de façon consciente, si je peux me permettre ce raccourci. La pièce noire de l'installation est donc renversée à 45 degrés. J'ai voulu défaire l'habituelle perception d'un espace d'exposition et celui des amitiés mortes est donc, « tout à l'envers ». Quand nous entrons, le sol matérialisé par des plaques de prélat gris ainsi qu'une petite table offrant le textes d'invitation, sont en fait à la verticale, accrochés sur le mur à droite de l'entrée. Sur ce même faux sol, est fixé une paire de chaussures. La boîte d'entomologie et l'éclairage sont par terre, au milieu de la pièce. La projection est installée sur le mur face à l'entrée

tout aussi désaxée par rapport à un espace normal d'exposition. La signalisation (titre de l'œuvre et résumé du concept des amitiés mortes) est alors lisible seulement de bas en haut et non de gauche à droite. Les sons et la mise en espace sont les seules références visuelles dans la pièce noire sans fenêtre.

Cet espace isolé me permet de capter toute l'attention du spectateur, jusqu' à le manipuler.

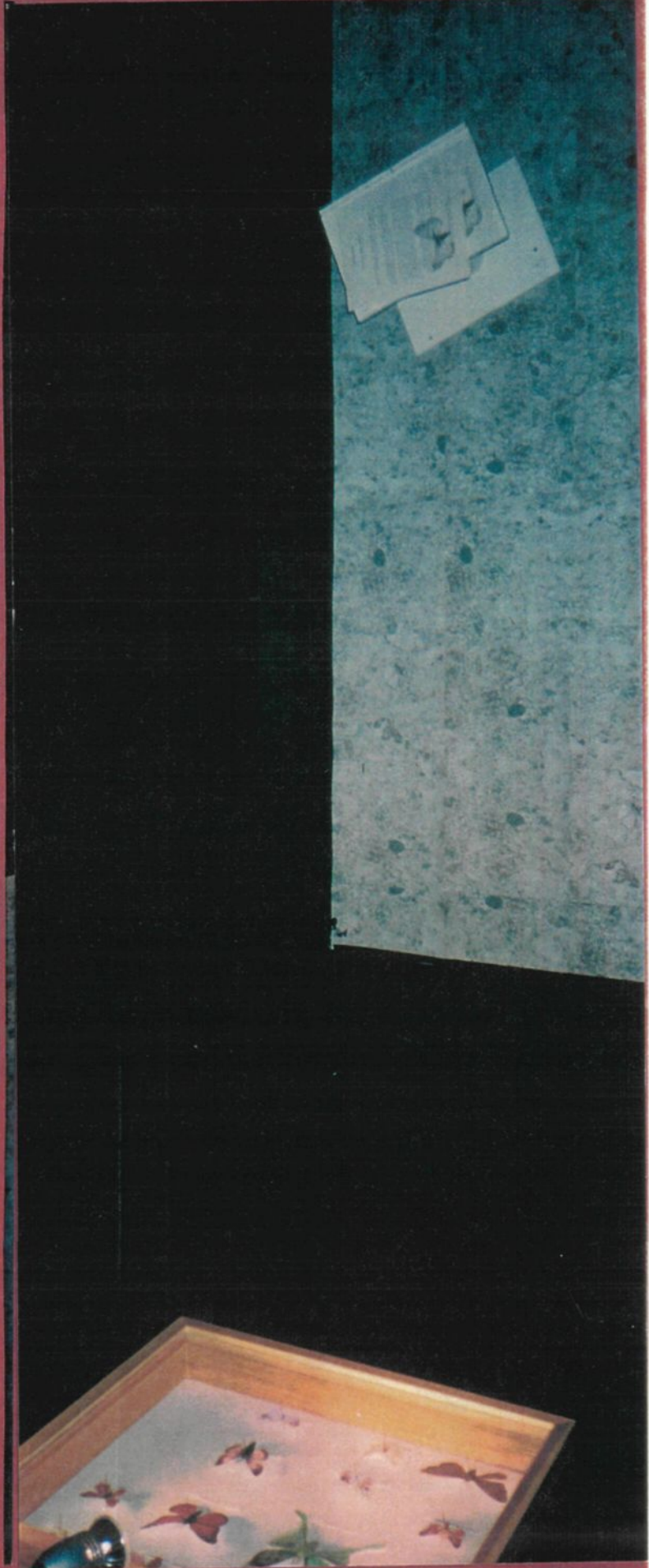
Les chambres de mes installations sont noires, parce que ceci est la couleur de l'intérieur de votre tête. Ainsi, le véritable lieu de toutes mes installations est l'esprit(..)¹⁸

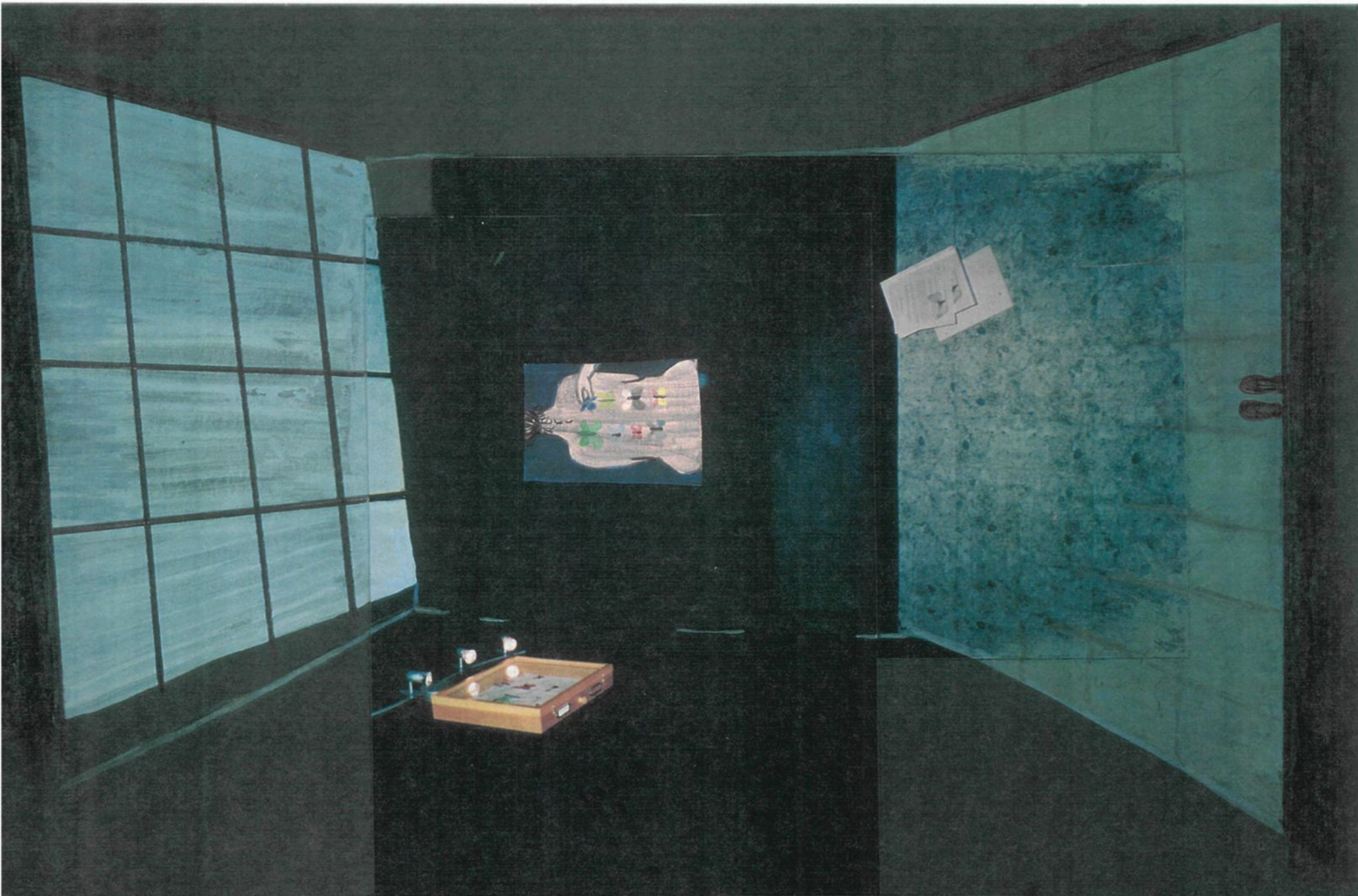


¹⁸ B. Viola cité par A-M Puguët: *Bill Viola, une poétique de l'espace-temps*, revue *Parachute* #45, 1987.p37.



INSTALLATION AMITIÉS MORTES : OÙ EST LE SOL ?





INSTALLATION AMITIÉS MORTES

LETTRES-VIDÉOS

De ces cendres d'amitié germent de jeunes pousses : des lettres-vidéos. Je provoque de nouvelles relations sans savoir si elles vont "prendre", si je vais recevoir des réponses, un peu comme des bouteilles à la mer. Quitte à choisir des amitiés possibles, pourquoi ne pas se faire plaisir et s'adresser à des personnes que j'adorerais connaître : Björk, chanteuse auteure-compositrice, Daniel Mermet, journaliste radiophonique et Daniel Pennac, écrivain. Prendre cette admiration pour prétexte. Hommage à des maîtres, sources d'inspiration ou bien culot de m'adresser à eux quasiment d'égal à égal et d'envoyer réellement chaque lettre à chacun? Qu'importe, j'ai envie de les connaître, je m'adresse donc à eux avec mon langage : la vidéo !

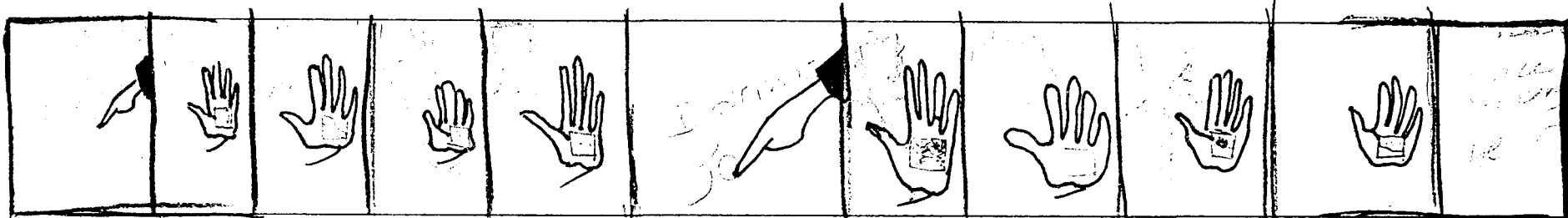
La lettre à Björk prend pour point de départ une de ses chansons, *Joga*, qui me donne une incroyable énergie à chaque écoute. Le refrain parle d'*emotional landscapes*, de *state of emergency*. J'entends dans ces *paysages émotionnels*, la musique d'une symbiose ancienne et toujours possible entre la nature et les humeurs humaines. J'entends dans cet *état d'urgence*, un clin d'œil à la mort comme force stimulatrice. La lettre-vidéo s'adresse à cette chanteuse par les phrases d'introduction habituelles : date, lieu, " Dear Bjork, ". Le peu de phrases est en anglais puisque je ne parle pas l'islandais, ni elle le français. Ces phrases sont écrites au doigt dans du sable gris mouillé de la rivière Saguenay, rappel des

plages venteuses de l'Islande. Puis la vidéo continue sur une série de sept mains fermées en gros plan qui s'ouvrent et au creux de la paume apparaît un paysage.

J'incruste le paysage préféré, l'*emotional lanscape* choisi par chaque personne filmée. Grâce à un patient travail image par image sur le logiciel After effects, seule chaque main et son image incrustée sont nets, tout ce qui est à l'extérieur de la main est flou, aussi ne distingue-t-on que vaguement chaque personne en arrière. Je présente des identités par la main et ses lignes, en écartant le visage qui est l'identité la plus ordinaire, comme dans la vidéo « ça t'a marqué » où l'on voyait seulement les cicatrices sans aucun visage. Je suis séduite par la croyance que nous pouvons lire les lignes de main. Comparez vos lignes de main avec une autre personne et peut-être serez vous d'accord avec moi : ce sont de vrais paysages, des lignes d'altitude de cartographie. Cette lettre-vidéo à Bjork est doublée d'un montage sonore basée sur le rythme d'une phrase répétée : " I drink Joga to run ". Unique phrase de la lettre contrairement aux deux autres lettres-vidéos. Elle résume mon admiration pour la chanson *Joga* et qui me stimule incroyablement. En l'écoutant, je me sens capable de déplacer des montagnes, je fais des projets ambitieux, j'imagine un beau futur d'une femme moderne, mère, artiste et voyageuse, bref, mon idéal à quelques pas...

Je joue sur avec la stéréophonie puisque dès le départ, le son est pensé pour être diffusé dans un casque...Autour de cette phrase répétée sont dispersés des sons plus ou moins autobiographiques (voir croquis).

LETTRE VIDÉO à BJÖRK



*sous
(rythme)*

Bruit
d'une toux
aspiration
aspiration
toux
aspir
toux
aspir
toux
aspir
toux
aspir
toux
aspir
toux
aspir

RESPIRATION
BÉBÉ

aspir aspir aspir aspir aspir aspir aspir aspir aspir aspir
toux toux toux toux toux toux toux toux toux toux toux
toux toux toux toux toux toux toux toux toux toux toux

Chicoutimi October 21st 2002

Dear Björk,

*lettre
(voix)*

I drink Joga to run I
Joga to run I drink **I DRINK**
Joga I drink Joga I drink
I drink Joga to run I drink Joga to run

I drink Joga to run I drink Joga to run I
Joga to run I drink Joga to run I drink Joga to
ACCELERATION
TO RUN I DRINK JOGA TO RUN
I drink Joga to run I drink Joga to run
Joga run I drink Joga to run **Sincerly yours Hélène**

TABLET BRUIT

Vent du Fjord

Bruit
de mon
doigt
dans le
sable
mouillé

sous-bruits

Soupirs épingles papillons

POÈME
Juan Banuelos
en français

Vent du Fjord

Bruit
de mon
doigt
dans le
sable
mouillé

POÈME
Juan Banuelos
en espagnol

soupirs épingles papillons

Vent du Fjord

Bruit
de mon
doigt
dans le
sable
mouillé

Il y a aussi dans cette chanson une courte phrase qui déploie l'amour en queue de paon: " Coincidences make sense only with you ". C'est le chaos apparent qui devient harmonie, comme le " je suis ensemble " des Ailes du Désir... Déclaration d'amour rêvée. En enregistrant la phrase, j'ai trouvé une certaine musique dans sa répétition. Aussi ai-je gardé cette répétition en ajoutant derrière un rythme formé par une aspiration rapide et deux bruits de toux. J'ai ajouté la lecture d'un poème de Juan Banuelos, " Prophétie immédiate" en français dans la première moitié et en espagnol dans la seconde moitié de la vidéo. Au milieu arrive un silence sur les images de la seule phrase de ma lettre gravée dans le sol mouvant. On perçoit alors la respiration d'un nouveau né, comme une bulle de calme avant que reprenne le rythme saccadé et la phrase répétée. La lettre se referme sur ma signature exactement comme une lettre de papier, mais sur le sable gris et le vent froid de Chicoutimi.

Profecía inmediata

Mesalgo de esta hoja.

No sirve ya el papel

No sirve el llanto.

Vengo de dar un doble punetazo

En la mesa del hambre y de la usura.

***Vengo de atar el miedo a un rayo
desbocado***

De recoger la nieve que descende,

De convertir mi alma en una seca piel.

Vengo de dibujar el blanco

De una bala en mi frente,

Dellevar la mañana a los ojos nublados,

De sacar a la calle al luto y a la fiebre.

No sirve ya el papel.

No sirve el llanto.

Escribo en las paredes.

Prophétie

Prophétie immédiate

Je sors de cette feuille.

Le papier ne sert plus à rien.

Les pleurs sont inutiles.

***Je viens de donner un double coup de
poing***

Sur la table de la faim et de l'usure.

***Je viens d'attacher la peur à un éclair
emballé,***

De ramasser la neige qui descend,

***De convertir mon âme en une peau
séchée.***

Je viens de dessiner la cible

D'une balle sur mon front,

***D'emporter le matin vers des yeux
ennuagés,***

***D'amener en promenade le deuil et la
fièvre.***

Le papier ne sert plus à rien.

Les pleurs sont inutiles.

J'écris sur les murs.¹⁹

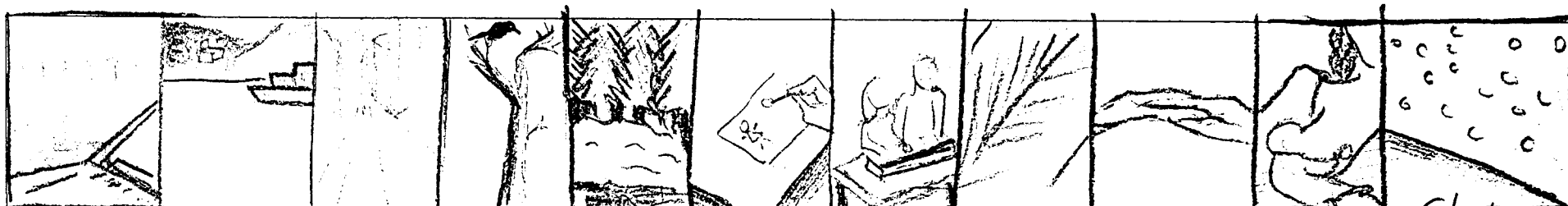
¹⁹Juan Banelos, *Nœud à trois vents- Nudo de tres vientos*. Editions conjointes Ecris des Forges , Québec et Editorial Aldus, S.A, Mexico. 1999.p64.

La lettre à Daniel Mermet elle, tourne autour d'un *road movie*, une traversée de différents pays. Ressembler à cet homme dans l'intensité de son engagement social et/ou simplement dans la vie, est un de mes buts. Il a, c'est sûr, visité tous les pays du monde. J'ose croire que nous avons en commun une leçon de voyages, celle qui apprend, par l'éloignement, à se rapprocher des hommes.

J'ai joué dans cette naissance de correspondance, avec peu de pays réels et beaucoup de pays imaginaires : ainsi en dessous de chaque séquence apparaît une date et le nom d'un pays qui n'existe pas toujours, mais dont l'orthographe ressemble à un pays existant. Le doute s'installe alors dans nos têtes : ce pays existe-t-il et nous devons avouer notre faiblesse en géographie ou alors est-ce une supercherie?? Certains spectateurs n'ont eu aucun doute sur l'existence évidente de ces pays! Il y a aussi de discrètes fantaisies dans le choix des dates qui se suivent comme dans un réel road-movie, mais avec quelques escapades dans l'imaginaire(32 mai 2000 par exemple). Je suis partie de mes archives d'un voyage du Mexique au Québec en auto, à la quelles j'ai ajouté le quotidien. Les séquences ne durent que 6 secondes chacune, ce qui m'a permis de choisir des images au début de grands paysages avec vue profonde et puis petit à petit des images de gens, de détails, de peau. Le son, lui, est monté à l'inverse.

Ainsi, sur les images de paysages viennent des sons sensuels, des souffles et petits à petits sur les images de peau des sons d'extérieurs, de vent...

LETTRE VIDÉO à Daniel MERMET



3 janvier 2000	16 février 2000	32 mai 2000	4 juillet 2000	9 août 2000	15 nov. 2000	36 avril 2001	1 ^{er} août 2001	5 octobre 2001	31 déc 2001
Argentine	Afghanistan	Zaïstan	Irawi	Guatemala	Turménie	Honroc	Espagne	Cythère	materrenité

(Ch. m. / V. plus)

Images - sous-titrées - 6sec chaque - extérieures

images + intérieures

lettre (voix avec respiration - pauses)

Chicoutimi, le 15 novembre 2002, Cher Daniel,

Une lettre vidéo comme une lettre en papier. Comment vas-tu ? là-bas si on y sera, là-bas si j'y étais... Adolescente, on me demandait : « Et quel métier tu veux faire ? » « je voudrais faire Mermet. » « ah. » Là-bas j'y suis pas. Il m'a dit : « là-bas il y a une maison mon amour. (soupirs) Il m'a dit « là-bas, il y a une maison, mon amour... On la cherche. Partout, partout. Là-bas me suit... Une image idéale d'un famille sur la route... Sur la route du là-bas... On y sera peut-être un jour... Sur la route du là-bas... On y sera peut-être un jour... À moins qu'on y soit déjà. Là. Maintenant. À moins qu'on y soit déjà. Là. Maintenant.

Avec toute mon amitié, Héléne.

INVERSE

sons intimes

large →

Battement de cœur - soupirs- des pas- oiseau- porte qui se ferme- trafic- orange- mer
 intérieurs respiration voix centre d'achat voiture en route pluie vent
 extérieures

Document communiqué en vertu de la Loi sur l'accès à l'information / Document divulgué en vertu de la Loi sur l'accès à l'information

Dans cette randonnée sonore, je sème aussi des voix, des bruits plus ou moins personnels et le son est toujours pensé pour la stéréophonie des casques d'écoute. La lettre se termine sur l'image d'une mère en train d'allaiter au pays de Materrenité, sorte de centre du monde atteint. Mais redémarre un paysage façon road-movie, qui appelle à continuer le voyage.

La lettre vidéo à Daniel Pennac est basée sur la confusion entre souvenirs de rêves et souvenirs de lectures. Comment les reconnaître ? Est-ce vraiment nécessaire de les distinguer ? Sur les images d'une promenade tranquille dans la neige (que je pourrais faire un jour, qui sait avec Daniel Pennac?) viennent se superposer quelques images inspirées de rêves ou de souvenirs de lectures de ses livres. Le son vient enrichir la simplicité des images car il est construit en tissage. Trois textes différents sont mélangés : une lettre assez conventionnelle où je m'adresse à Daniel Pennac, une liste de souvenirs de rêves que j'ai fait et une liste de souvenirs de scènes lues dans *La Trilogie des Malaussène* ou *dans Comme un Roman*. Chaque texte est bien audible à un moment donné pendant que les autres sont chuchotées. Au milieu de la vidéo, les voix se succèdent trop vite pour que l'on aie le temps de les distinguer et tout se confond, souvenir de lecture, de rêves, et lettre à l'ami imaginaire. C'est à ce milieu que se confondent aussi les images de la gentille promenade dans la neige avec des images étranges inspirées de mes souvenirs de rêves et de ces livres. La lettre se finit sur l'invitation à Daniel Pennac de « passer à la maison » si le cœur lui en dit.

LETTRE VIDÉO à Daniel PENNAC



SON 1

CONFUSION 3 textes

Le 15 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec. Cher Daniel Pennac, Comment vas-tu ? Il paraît que tu es en pleine écriture ? J'espère que cette lettre te fera l'effet du quartier de citron qu'on distribue au coureur de fond ... Je pensais à Benjamin Malaussène, à Julie et les autres. Je ne me rappelle plus de tous l	J e v o l e t a p n	Et toutes es. Je na, i pas tes livrai ci, il sont restes en France. J'espère que cette lettre te fera l'effet du quartier de citron qu'on distribue au coureur de fond ... Je pensais à Benjamin Malaussène, à Julie et les autres. Je ne me rappelle plus de tous l	me r ble ue pre squ e bla nc he.	pr én o ms de la tri bu (e xc us	zèbre... et rô... sur un... qui se s... face à l... fenêtr... un... pas l'un... ressou... avec... d'ém...	Un peu d'artiste Un peu de voya geuse Maman	lionne qui chasse un grand crayon de papier très sauvage sauvage dans les hautes herbes. dans un concert, l'artiste chantait d'un	3 an s et d' un pe tit M ati ss e	ge uc hes Un hui si et un.	bal con , co m me on éta it en des	américain es souffle fréquemm ent, il faut faire avec. Nous avons le projet de nous installer à Mexico.	é p i c e r e e u r d	s a n t e o d e e u r d	Peut-être ai-je juste rêvé que je te connaissais, Daniel. Les images que j'ai dans la tête viennent-elles d'une nuit de sommeil ou d'une poignée d'heures de lecture ? Tout se mélange... Avec toute mon amitié, Hélène
--	--	--	---	--	---	--	---	--	---	--	---	---	--	---

lettre L Son venant de lecture R lettre R L R L L R L R L

SON 2
A voix basse



révers R
lettre L

SON 3 son des images : pas, oiseau et quelques sons

LETTRE à Daniel PENNAC

Le 15 novembre 2002

à Chicoutimi, Québec.

Cher Daniel Pennac,

Comment vas-tu ? Il paraît que tu es en pleine écriture ? J'espère que cette lettre te fera l'effet du quartier de citron qu'on distribue au coureur de fond ... Je pensais à Benjamin Malaussène, à Julie et les autres. Je ne me rappelle plus de tous les prénoms de la tribu (excuses-moi auprès d'eux) ni de toutes les péripéties. Je n'ai pas tes livres ici, ils sont restés en France. Je me disais : c'est souvent flou, les souvenirs de lecture. Comme les souvenirs des rêves. Quelques scènes très nettes, quelques gros plans et le reste prend la buée. Impossible distinguer ces deux souvenirs... Comment mettre en image une ambiance ?... Un peu artiste, un peu voyageuse et maman d'une de Violette 3 ans et d'un petit Matisse de un an. En fait, j'étais partie au Québec pour étudier. J' ai bien trouvé une université mais à l'intérieur, j'ai aussi trouvé un français devenu mon mari et maintenant aussi papa ! C'est un peu fou et ça me plait. Ici, c'est un peu le contraire de Paris. Il y a de la place, beaucoup de place ! Du coup, les histoires vivent peut-être moins les unes sur les autres. Mais le ciel est grand ouvert sur le ciel. La neige n'arrête absolument pas le ciel bleu. Bien- sûr, le vent des habitudes américaines souffle fréquemment, il faut faire avec. Nous avons le projet de nous installer à Mexico. Tu es le bienvenu chez nous. On t'accueillera avec plaisir et on te promènera dans les coins qu'on préfère. Tu connaîtras nos enfants. On discutera devant une bière ou un café et puis on te dépliera le canapé. Peut-être ai-je juste rêvé que je te connaissais, Daniel. Les images que j'aie dans la tête viennent-elles d'une nuit de sommeil ou d'une poignée d'heures de lecture ? Tout se mélange...

Avec toute mon amitié, Hélène

SOUVENIRS DE LECTURES

Des infirmières- sorcières qui donnent des sourires et des médicaments. un cinéma de quartier zébré disparaît et réapparaît sur un tatouage qui se suicide face à la fenêtre. Ton petit frère avec ses lunettes roses, se moque de ta démarche de canard femme enceinte. Une grande prêtresse- patronne de livres avec une page inversée dans chaque volume. Des fiches pleines la tête et quelques unes inscrites dans les mains gauches Un huissier et un serrurier déverrouillent une paisante cœur de merde. Un militaire baise dans les toilettes de la caserne, à lire, à lire, à lire. . Une tache effrayante sur l'épave Julie qui tombe d'un pont. Le nouscous entre amis. Le droit de ne pas finir un livre...

SOUVENIRS DE RÊVES

Je vole et aperçois un caribou et une otarie nageant dans une mer bleue presque blanche. personne ne me croira.. Une lionne qui chasse un grand crayon de papier très sauvage dans les hautes herbes. dans un concert, l'artiste chantait d'un balcon, comme on était en dessous accompagnée de cette actrice en robe blanche, on ne voyait pas la chanteuse, on ne pouvait que l'entendre . Il grave au couteau ce qu'il a à me dire sur la table en bois de la cuisine et repart. Malgré mon gros ventre, je me battais dans cette épicerie, pour le défendre.. Mon amie Eve évitant les crocodiles. Ça sentait la pizza dans cet appartement si bas de plafond. Le chat courait après trois souris en même temps. Un bébé avec le corps en tissus multicolores. On s'enfuit du restaurant dont le plancher s'écroule.

LE LIEU :

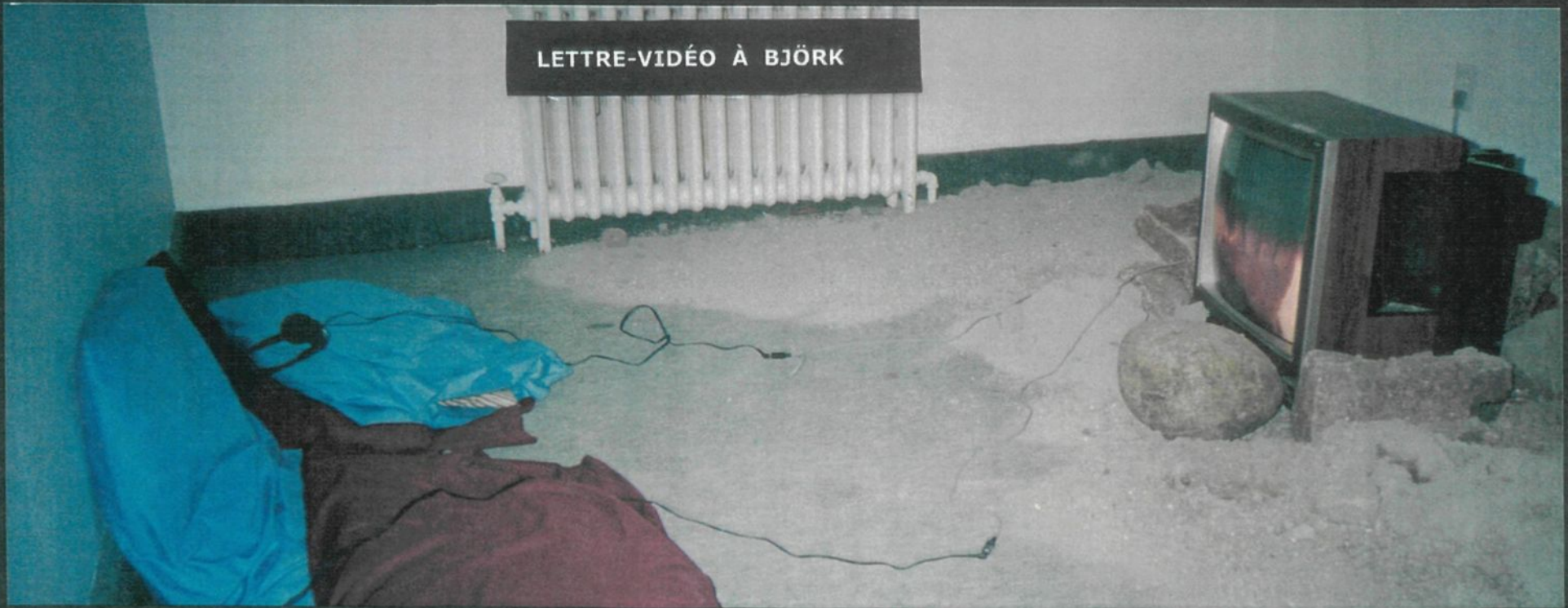
Les Amitiés Mortes sont installées dans une pièce noire, coupée du contexte extérieur. Comme je l'ai déjà dit plus haut, l'isolement de cette installation était volontaire, de façon à augmenter le recueillement, cet espèce de deuil serein par rapport aux amitiés mortes, mais surtout à tenter pour la première fois une déstabilisation de l'espace. Cette pièce fermée, c'est vrai, aurait pu être créée dans n'importe quelle galerie ou lieu d'exposition. Par contre, les lettres-vidéos elles, sont installées en fonction des lieux mis à ma disposition par la galerie Séquence. Dans cette sorte de galerie OFF, j'observe, je perçois une certaine ambiance que je choisis de marier avec les lettres-vidéos. Il faut alors laisser faire une partie d'instinct, "sentir" qu'une œuvre va mieux dans une pièce particulière et non dans une autre. Traquer et capturer la richesse de chacun. Les lettres vidéos prennent des espaces occupés, des lieux de passages dans le 3^{ème} étage de la Galerie Séquence de Chicoutimi. Amitiés Mortes est bien une installation et les lettres vidéos sont bien plus proches de l'In Situ. In Situ pure ou In Situ hybride, j'avoue que cela m'importe peu. Ce qui m'intéresse, c'est de donner à voir mes quelques créations dans la meilleure symbiose possible avec le lieu.

La lettre à Daniel Pennac est installée parmi les ordinateurs de la salle d'informatique de la galerie. C'est un lieu de connaissance, de correspondances et de lecture. Il y a donc de la concentration dans l'air, un certain silence qui va bien avec l'imaginaire, avec la base de la créativité, quand on commence à raconter une histoire qui prend forme en sculpture, en images ou tout simplement en mots, comme le monde de Pennac.

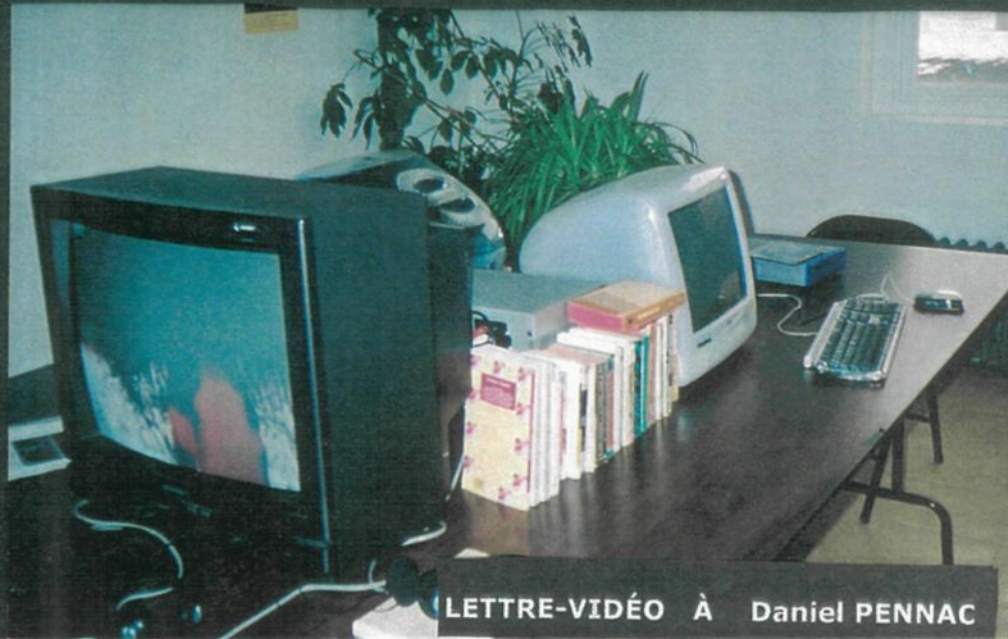
La lettre à Daniel Mermet est installée, elle, dans l'espace d'échange, proche de la cuisine. C'est un espace de paroles, de croisement, exactement comme ce que fait Mermet à plus grande échelle : il est là, entre les gens, témoin des rencontres...

Enfin, la lettre à Björk est installée elle, dans une salle prévue pour un atelier d'artiste. Björk est une artiste très indépendante, qui crée dans sa bulle, qui assume son univers personnel. J'ai installée dans cette pièce en semi-obscrité, de lourdes pierres et du sable gris dans lequel j'ai inscrit « Dear Björk », clin d'œil à la vidéo. Björk est peut-être la plus connue, mais je la perçois comme la plus originale, la plus particulière, je crée donc un espace particulier pour elle. De plus, l'espace crée pour Björk devient la transition entre l'installation et les *lettres-vidéos* in situ, car elle est à la fois plus installative que les deux autres lettres, mais pas aussi fermée et indépendante que les *amitiés mortes*. C'est donc en sentant ces lieux et en trouvant tous ces points communs entre les lieux et les vidéos que je laisse ma trace, que les vidéos parasitent le quotidien. Chaque vidéo est présentée sur un moniteur de taille ordinaire équipé de deux casques d'écoute. Je préfère le casque à la fois pour diffuser un son pensé pour la stéréophonie et aussi pour garder l'intimité de la correspondance.

LETTRE-VIDÉO À BJÖRK



LETTRE-VIDÉO À Daniel PENNAC



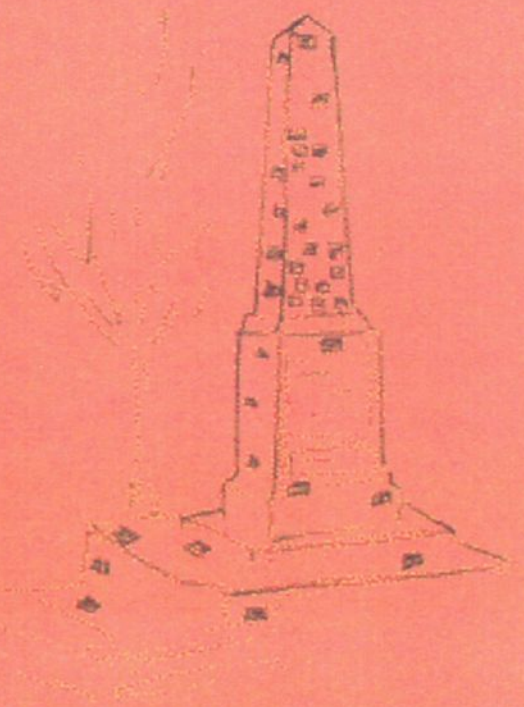
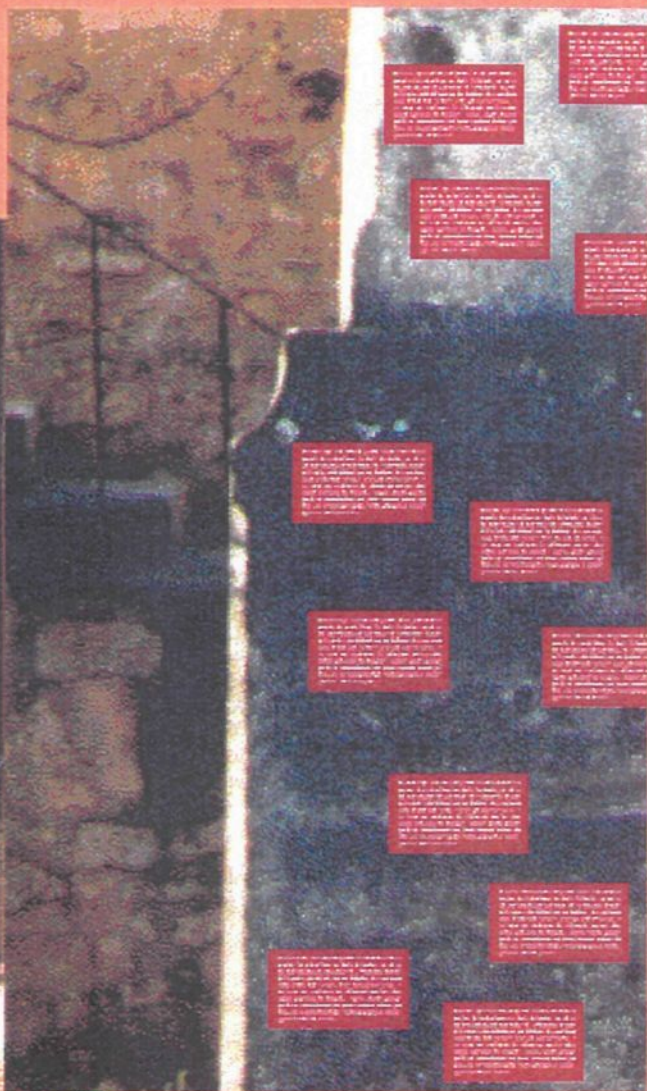
LETTRE-VIDÉO À Daniel MERMET



De la même façon que les sons, les images ont une structure proche du tressage ou du tissage (voir croquis), les trois vidéos et l'installation sont tressées entre elles par quelques clins d'œil, quelques images qui se seraient perdues pour venir parasiter gentiment chacune des œuvres. Par exemples : une image de mon dos épinglés de papillons apparaît dans la lettre à Pennac, et un désert de cactus est dans ma main pour la lettre à Bjork et parmi les images de la lettre à Mermet...

Amitiés mortes est une série de papillons, la lettre à Bjork une série de mains, la lettre à Mermet une série de pays, la lettre à Pennac, une série de souvenirs. La série est une forme qui me vient naturellement et qui me permet de cibler l'identité. Identité individuelle et identité humaine. Comme Jochen Gerz quand il crée *Le monument vivant de Biron*. Ce dernier est un recueil de commentaires des villageois sur une question tournant autour de l'idée de risquer sa vie. Ces commentaires sont gravés sur des petites plaques émaillées, lesquelles sont vissées sur l'obélisque de l'ancien monument. C'est une série qui met autant en valeur l'identité de chaque villageois que l'identité du village tout entier. Ainsi en travaillant par groupe de papillons, par paquet de pays, par liste de souvenirs, je lie les identités, je mets en lumière les différences tout en gardant cette unité humaine.

J'ai envoyé les trois cassettes vidéos à mes trois interlocuteurs. J'attends leur réponse. Dans l'exposition, je mets donc en espace les copies de façon simple, cherchant à retrouver cette impression, cette disposition de celui qui reçoit, ouvre, lit une lettre de papier.



Jochen GERZ, 1996
Le monument vivant de Biron, France.

CHAPITRE IV : L'HOMME ET L'ART.

Lettre ouverte à un spectateur.

RECEVOIR

L'art contemporain est l'art d'ici et maintenant. Pas de recul, beaucoup d'opinions de toutes sortes. Il déroute parce qu'il est devenu libre, diversifié, extra large. Il souffre du même symptôme que sa société : la profusion. L'occident se noie dans sa propre abondance. Au bout du compte de tout cet avoir, de toutes ces pelouses ornées de barbecues tout équipés ("pas d'pièces d'or dans l'au-delà" chante Daniel Boucher), il ne reste qu'un déprimant capharnaüm, un labyrinthe où l'on sèche puisqu'Ariane baise avec le Minotaure. "Le manque n'est jamais dramatique, c'est la saturation qui est fatale : elle crée en même temps une situation de tétanisation et d'inertie", diagnostique Baudrillard.¹⁹

Que fait-on de cette profusion artistique ? Comment voir clair dans cette multiplicité d'œuvres plus ou moins hermétiques, scandaleuses, engagées ? Avant tout, ne jamais oublier que l'art est un langage parmi d'autres. L'art est langage humain pour oreille humaine. L'artiste s'exprime par son œuvre. Pour l'entendre, il suffit d'être disponible. Je dirais même *perméable* car ce mot décrit plus une attitude et une attention générale, une absorption par tous les pores de la peau et pas seulement les yeux et les oreilles qui ne se situent uniquement en haut du corps (toujours ce visage cher à notre civilisation occidentale).

¹⁹ Jean Baudrillard " La transparence du mal : Essai sur les phénomènes extrêmes, coll. L'espace critique, dirigée par Paul Virilio, Editions Galilée Paris 1990, p65.

Puis, j'ajouterais que, de la même façon que Daniel Pennac fait une liste des 10 droits du lecteur (voir plus bas), le spectateur a le droit de ne pas aimer, même " L'INCONTOURNAAAAABLE " Picasso ou le " GÉNIAAAAAAL " Beuys.

*Je n'aime pas du tout des toiles célèbres comme La Joconde de Vinci.
Je trouve que ce sont des œuvres ennuyeuses dont on ne peut rien tirer.*²⁰

Le spectateur a le droit de ne pas finir la visite d'une expo, de la commencer par la fin, de ne pas s'attarder sur certaines œuvres, etc. Il a aussi le droit de ne pas s'en culpabiliser. Le milieu de l'art a la fâcheuse tendance de faire croire que son accès nécessite une initiation. Détester peut, par effet contradictoire et très bénéfique, préciser ce qu'on aime. Ce qui ne plaît pas aussi cisèle le goût. J'en reviens à cette bipolarité de l'homme, les apparentes contradictions qui sont en fait des énergies d'un mouvement vital. D'où la nécessité d'aller trouver ailleurs des pulsions stimulatrices et des répulsions formatrices. On aime suivant ce qu'on est. Encore faut-il aller voir, essayer!

Les vrais handicapés sont les hommes et les femmes sans curiosité.

*Les droits imprescriptibles du lecteur*²¹.

- 1-Le droit de ne pas lire.
- 2-Le droit de sauter des pages.
- 3-Le droit de ne pas finir un livre.
- 4-Le droit de relire.
- 5-Le droit de lire n'importe quoi.
- 6-Le droit au bovarysme(maladie textuellement transmissible).
- 7-Le droit de lire n'importe où.
- 8-Le droit de gaspiller.
- 9-Le droit de lire à haute voix.
- 10-Le droit de nous taire.

²⁰ Francis Bacon. Entretiens avec M. Archambaud, Folio Essais 1996.p.36

²¹ Daniel Pennac, *Comme un roman*, édition Gallimard, 1992, p176.

L'ÉCHANGE

Une bonne œuvre d'art devrait être une œuvre qui stimule la créativité de celui qui la regarde ou dit autrement part Philippe Djian : “Un auteur n'a d'intérêt que dans la mesure où il révèle ce qu'il y a de meilleur et de plus subtil en nous.”²² Au-delà de toutes les techniques, et au-delà de toutes les sensations perçues, la première qualité est l'inspiration, cette énergie qui donne des ailes dans le possible, qui transforme des projets fous en projets fous parfaitement réalisables.

*[...] je crois qu'on peut être provoqué à la création par tout et n'importe quoi, une publicité ou une tragédie du théâtre grec. Ce que les grands écrivains ont produit est une sorte de stimulant en soi. Leur lecture peut me donner envie de réaliser quelque chose à mon tour ; c'est une sorte d'excitation, peut-être même comme une excitation sexuelle, comme quelque chose de très fort en tout cas, une sorte d'envie très puissante.*²³

Parce que la créativité est la matière première pour faire évoluer notre environnement. *Chanter pour que les choses existent plutôt que chanter à propos des choses qui existent.*²⁴ Imaginer ce qui n'existe pas et qui nous manque, inventer une solution à un problème, inventer une attitude désamorçant une oppression. “ Tout homme est créatif ” article Joseph Beuys, “ s'il peut émaner de lui un processus de création dans le monde, quelque chose qui peut transformer l'état du monde ”.²⁵ Transformer le monde peut signifier aussi avoir foi en un progrès. Non ce progrès des techniques pour un confort toujours plus grand et tétanisant, mais bien un progrès des consciences.

²² Philippe Djian *Ardoises* Julliard 2001, Paris, p 14.

²³ Francis Bacon, Entretiens avec M. Archambaud, Folio Essais, Paris, 1996.p.90.

²⁴ Björk entrevue publiée dans la revue Les Incrockuptibles # 300 p14.

²⁵ Joseph Beuys, *Par la présente, je n'appartiens plus à l'art*, les éditions de l'arche, Paris, 1988.p50.

Il m'est venu à l'esprit que le second big-bang devait être celui de la conscience humaine. Sans celui-ci, nous allons tous entrer dans le Club des dinosaures.²⁶

Pour être mieux dans ses baskets et sur sa planète, il faudrait que chacun ne vive pas sa vie, mais la rêve, comme le chante Jacques Higelin. Avec leurs capes de supermen, les artistes sont là pour débarrer la porte, pour mettre en lumière la créativité du spectateur. Don Juan dans *Le voyage à Ixtlan* explique à l'auteur Castaneda comment *voir*. D'abord, on est complètement imbriqué dans le monde "réel" dans notre quotidien matériel très rassurant. Sécurité et confort psychologique. Puis, grâce à une personne ou un sorcier comme Don Juan, on entre dans le sillon de celui qui nous guide, on accepte d'être déstabilisé parce qu'on a confiance en l'autre. Comme un jeu. Puis, enfin, on *voit* pour reprendre l'expression exacte de Don Juan et là, on est seul. Puissamment seul. On *stoppe le monde* dit le sorcier indien à Castaneda. On bascule dans un autre monde tout aussi réel pour celui qui a vu.

L'ambition de l'art devrait être sorcellerie pour aider l'autre à voir son monde parallèle dans lequel imaginaire et réel n'ont plus aucune signification. Inviter l'autre à passer à travers l'artiste pour mieux se découvrir lui-même. Comment ? Tout simplement en le touchant. En le touchant physiquement et psychologiquement. Il n'y a pas de plus belle activité pour remplir sa vie que celle de créer et pour créer, il faut se mettre dans une certaine disposition d'esprit : il faut rêver.

²⁶ Hélène Tremblay, revue *Nouvelles Clés*, # 29 printemps 2001.p18.

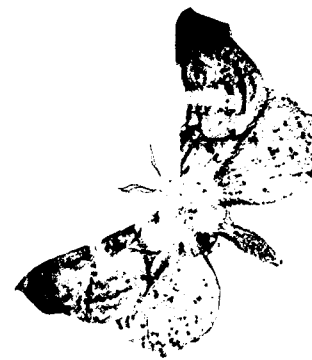
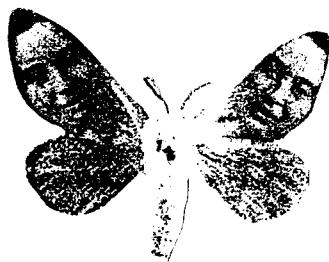
“Il faut rêver, se lever et partir ” dit Bernard Voyer qui, en mettant en pratique cette minuscule formule, a gravit L’Everest en 1999 ! Avoir toujours en tête un nouveau défi. Que la tête invente, comme l’enfant qui est pirate, puis fantôme, puis dragon grâce au chandail de son grand frère. Sans imagination, on est mort ou légume, au choix !

Il faut se projeter pour vivre, il faut voir une route qui poudroie et un ciel qui rougeoie. Imaginer c’est pouvoir être adulte et continuer à jouer. L’imaginaire, ce n’est qu’un jeu mais c’est tout un jeu. L’expression “garder son âme d’enfant” n’est pas si désuète. Ce n’est pas fuir dans l’insouciance et l’irresponsabilité, juste continuer à se raconter des histoires. Entre celles qu’on se raconte et celles qu’on vit, essayer inlassablement de les réunir. Et je ne veux pas entendre de “ oh moi, je n’ai pas d’imagination ! ”

Petit exercice surréaliste : il suffit d’associer des noms et des adjectifs qui n’ont pas l’habitude d’être ensemble. Pour les analphabètes du déblocage à l’imaginaire, on peut toujours découvrir les matchs d’improvisation théâtrale de la Ligue Nationale d’Improvisation du Québec qui a fait des petits en Suisse et en France et en Belgique. Ou prendre plus simplement un dictionnaire et au hasard des pages, les yeux fermés laisser notre doigt devenu un œil pointu nommer des volontaires : Un dromadaire violet, un chat aux yeux bleus, une maison en carton, un escalier de coléoptères, une course nuageuse. C’est aussi simple que ça, la base. Après, petit à petit, on complexifie. Alors on imagine un troupeau de dromadaires violets, le chat est le gardien du troupeau et quand ils rentrent, la maison a brûlé, etc... Est-ce donc plus difficile que ça, imaginer ? Il a bien fallu que quelqu’un imagine la

guitare, la fusée, la pince à linge ! Ces inventeurs-là ont décidé que ce qu'ils voyaient dans leur tête pouvait prendre forme dans la réalité. L'imagination n'est donc pas juste une affaire d'art, de savoir ou pas dessiner, ça s'applique partout.

Les chercheurs scientifiques sont donc bien des artistes de ce point de vue. Et les artistes donc, des chercheurs !



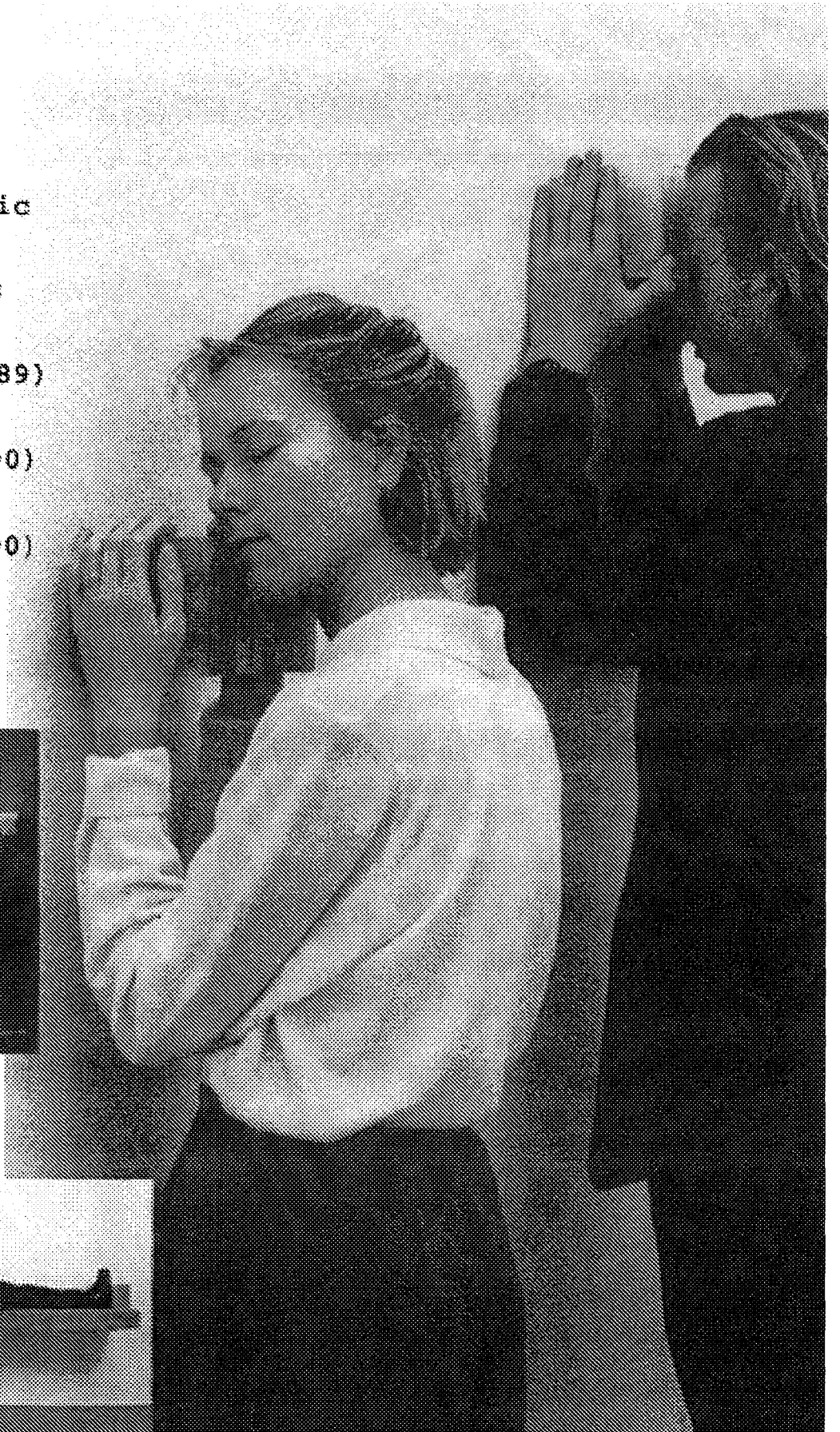
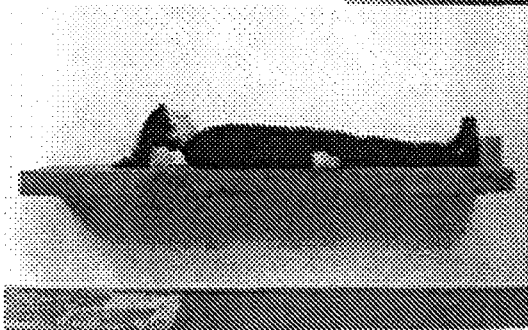
Marina Abramovic

Installations

Dragon rouge (1989)

Dragon vert (1990)

Dragon noir (1990)



CONCLUSION

Finir cette maîtrise fut une promesse tenue à moi-même. Le chemin parcouru entre l'inscription et l'exposition m'a permis – aussi parce qu'il m'a échappé de temps en temps- de m'approprier intensément ce travail. Cette communication écrite m'a forcé à trier, élaguer, préciser mes pensées, mes propos, nommer avec le plus de justesse ce qui m'habite. Et en cherchant les mots justes, on affine les idées.

Je cherchais à rendre le corps et l'être entier, complexe, tissé de multiples sentiments, aspirations spirituelles et instinctives. J'ai découvert une attitude de tissage, j'ai vu les liens. Liens de l'homme à l'intérieur de lui-même, à l'extérieur de lui-même, et liens avec un tout, avec une dimension universelle. Tout est donc une histoire de *correspondances* ! En désirant simplement correspondre avec trois personnes, je découvre *les correspondances* entre les différents artistes qui me stimulent, entre l'apparence physique et la psychologie, entre des sentiments et des papillons et puis, plus difficile, les correspondances entre mon travail et moi-même...

Bill Viola en art, Annick de Souzenelle, Carlos Castaneda en littérature et Daniel Mermet en radio, entre autre, m'ont guidé sur ma route. Ils sont de foi et de pratiques très différentes, mais, justement, il me permettent de prendre du recul, de voir ce qui se dégage de leurs engagements. J'ai vu aussi les liens entre un engagement artistique, scientifique et chamanique : dans ces trois domaines apparemment très loin les uns des autres, priment la créativité, la curiosité, le premier pas. Et je m'efforce(j'ai bien dit je m'efforce) de suivre ces trois attitudes sans me soucier du regard des autres ni des modes.

Concernant l'exposition en elle-même, je crois que l'intimité est passée entre les vidéos et les spectateurs, certains m'ont confié avoir ressenti ce désir très simple d'amitié, cette mélancolie du soupir... Mais la destination finale, l'harmonie, la symbiose des différents médiums utilisés est encore à approfondir. Le concept de jouer avec la perception physique devra être d'avantage prononcé.

Comme certains artistes ont travaillé l'illusion optique dans les années soixante, il serait intéressant de travailler une déstabilisation spaciale en plus de tous les médiums maintenant habituels de l'installation (images, son, objets..). De façon exagérée mais très imagée, si le sol se dérobaît sous les pieds du spectateur, son imaginaire en serait plus facilement déclenché. En perdant ses repères, il laisse la place à d'autres mondes.

J'imagine maintenant des projets qui s'approcheraient des tentatives de méditation de Marina Abramovic ou encore des installations-performances de Angie Hiesl. Pour avoir découvert cette artiste allemande que très récemment, il me plait de penser que très bientôt je vais la contacter. Et pourquoi pas sous forme d'une lettre-vidéo ? Je n'abandonne donc pas mon désir d'entourer le spectateur de mille perceptions, ni d'habiter l'espace. Au contraire, c'est devenu au fil de ma recherche, «un minimum vital». Je serais heureuse de connaître mieux Angie Hiesl, d'en faire un nouveau point de départ à ma pratique en vue de créer de l'indéfinissable, du mélange ... Ce que Björk fait en musique, en mélangeant tous les styles pour que le résultat soit unique, je voudrais faire la même chose avec des sons, des images, des odeurs des mouvements. En faire même une obsession, aller jusqu'au bout, apercevoir les extrêmes. Et puis accentuer ma propre trace, la

personnalité des créations, accentuer la couleur, l'intensité. Bref, s'engager encore plus loin. Ce n'est que le début de cette recherche, celle de m'exprimer le mieux, le plus juste possible, avec des moyens qui me ressemblent. Vaste programme!

Mais avant toute chose, je crois que la leçon de la sueur sur cette maîtrise, l'essentiel est que au delà du médium vidéo, je désire surtout être passeuse, un conducteur dirait Beuys. Je veux être provocatrice d'imaginaire, contaminer aux autres l'envie de créer. C'est très déstabilisant car cela signifierait une fin progressive de la production d'objets, un commencement vers un art total, un art de vivre.

Il faudrait non faire de l'art, mais être de l'art, comme les chamans qui ne produisent rien mais élargissent cependant quelques instants le conscient et les habitudes.²⁷

²⁷ Jochen Gerz, cité sur le site internet www.farm.de/gerz/

E x p o s i t i o n



Toi et moi
Aller-Retour



Hélène Veber



Du 5 au 15 décembre 2002

Galerie Séquence (2ième étage),
132 rue Racine Est, CHICOUTIMI.

Vernissage le vendredi 6 décembre à 17h00.

INVITATION

Toi et Moi Aller-Retour

du 5 au 15 décembre 2002

"La mythologie des Tarasques (peuple du Mexique contemporain et ennemi des Aztèques) voulait que les âmes des morts reviennent annuellement sur les ailes des monarches ."

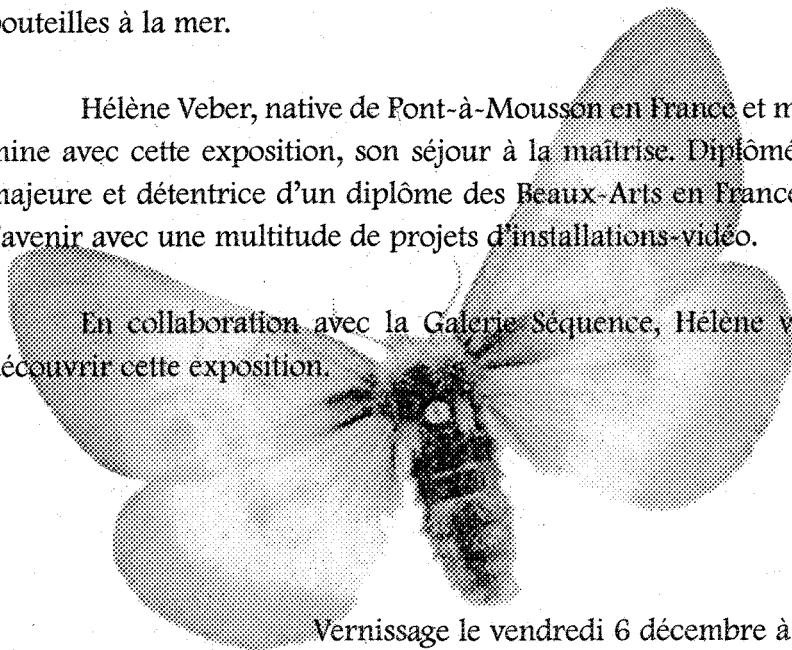
Louis HANDFIELD, Le guide des Papillons du Québec, p.181

Les papillons possèdent cette particularité de conserver leurs couleurs après la mort. Même si le corps de l'insecte (dans le cas d'une collection) est aussi sec qu'un biscuit, les ailes, elles, gardent leur magnificence. On peut voir nos amitiés passées de la même façon : l'essentiel est bel et bien mort, mais les souvenirs restent très colorés.

L'exposition "*Toi et Moi Aller-Retour*" est née d'une réflexion sur les amis perdus et ceux à venir. Par l'image vidéo installée dans l'espace, Hélène Veber finissante de la maîtrise en Arts/option création de l'Université du Québec à Chicoutimi, parle de la beauté de la cruauté. Se basant sur la richesse entomologique du Québec, elle explore métaphoriquement ces friables relations sociologiques des humains que nous sommes. Telle une aurélienne avertie, l'artiste manipule intimement et dans un doux silence, les migrations affectives qui parcourent notre existence. Mais de façon parallèle, en se penchant sur des lettres-vidéos, elle tend la main vers des naissances de correspondances, elle ouvre trois nouvelles amitiés, trois bouteilles à la mer.

Hélène Veber, native de Pont-à-Mousson en France et maintenant établie au Québec, termine avec cette exposition, son séjour à la maîtrise. Diplômée sous peu de cette certification majeure et détentrice d'un diplôme des Beaux-Arts en France (cursus de 5 ans), elle anticipe l'avenir avec une multitude de projets d'installations-vidéo.

En collaboration avec la Galerie Séquence, Hélène vous invite cordialement à venir découvrir cette exposition.



Vernissage le vendredi 6 décembre à 17H00
Galerie Séquence (2ième étage) 132 rue Racine Est, Chicoutimi

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages :

- ABRAMOVIC, Marina (1990), *Sur la voie*, Le Plessis Robinson, Centre Georges Pompidou, 128p.
- BACON, Francis (1996), *Entretiens avec Michel Archambault*, 2e éd., Saint-Amand, Gallimard, 156p.
- BAUDRILLARD, Jean (1990), *La transparence du mal*, Paris, Galilée, 179p.
- BÉRUBÉ, Anne et COTTON, Sylvie (1997), *L'installation, pistes et territoires, L'installation au Québec 1975-1995, vingt ans de pratique et de discours*, éd. Centre des Arts actuels SKOLL, 255p.
- BEUYS, Joseph (1988), *Par la présente, je n'appartiens plus à l'art*, Paris, Editions de l'Arche, 158p.
- BOBIN, Christian (1996), *La part manquante*, Mayenne, Gallimard, 101p.
- CASTANEDA, Carlos (1974), *Le voyage à Ixtlan, les leçons de don Juan*, France, Gallimard, 245p.
- CASTANEDA, Carlos (1979), *Le second anneau de pouvoir*, Paris, Gallimard, 267p.
- CASTANEDA, Carlos (1982), *Le don de l'aigle*, Paris, NRF, 292p.
- CHION, Michel, (1993), *Le promeneur écoutant, essais d'acoulogie*, Paris, Plume, 279p.
- DE SOUZENELLE Annick (1984), *Le symbolisme du corps humain*, Paris, Albin Michel, 467p.

- GERZ, Jochen, 1996, *La question secrète(le monument vivant de Biron)*, Actes Sud.176p.**
- HANDFIELD, Louis, (1999), *Guide des papillons du Québec*, Boucherville. Broquet, 653p.**
- HANDKE, Peter et WENDERS, Wim (1987), *Les ailes du désir*, Le Chesnay, Jade-Flammarion.174p.**
- JUNG, Carl Gustav (1964), *L'homme et ses symboles*, Paris, Robert Laffont, 319p.**
- LABORIT, Henri (1976), *Eloge de la fuite*, Paris, Robert Laffont, 250p.**
- LE BRETON, David (1990), *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 263p.**
- MAGNAN Nathalie (1997), *La vidéo entre art et communication*, Paris, École Nationale des beaux-Arts de Paris, 239p.**
- MERMET, Daniel (1999), *Là- bas si j'y suis, carnets de route*, Paris, La Découverte, 345p.**
- PENNAC, Daniel (1992,c.1985), *Au bonheur des Ogres*, Paris, Gallimard, 286p.**
- PENNAC, Daniel (1990), *Comme un roman*, Paris, Gallimard,175p.**
- PENNAC, Daniel (1992c. 1987) *La fée carabine*, Paris, Gallimard, 309p.**
- PENNAC, Daniel (1992c 1989) *La petite marchande de prose*, Paris, Gallimard, 402p.**
- SANCHEZ, Victor(1997), *Voyage au cœur du chamanisme mexicain*, Mayenne, Editions du Rocher, 219p.**
- WILSON, Colin (1985), *C.G.Jung, le seigneur de l'inconscient*, Monaco, Éd. du Rocher, 212p.**

Articles :

AMANOU Dominique, (juin 2002), *Entre instinct et émotion, la lumière selon*

Gaëlle de Maglaive. A.S(Actualités de la scénographie) #123.

BADER Joerg, (1998), *Les kaléidoscopes de Dan Graham*, Art Press, # 231.

BREERET Geneviève, (20.juillet.1996)*Un artiste allemand redonne vie au*

***monument aux morts d'un village de Dordogne*, Le Monde.**

DOYON Yves, (automne 2002), *La question de l'art vidéo*, revue ESSE #10.

MILLET Catherine, (mars 1997) *Qu'est-ce que l'art contemporain?* Art press#222

STAHL Enno, (Automne 2002), *Angie Hiesl et ses installations performancse.*

Revue ESSE #10.

Catalogues

***L'ART AU CORPS, le corps exposé de Man Ray à nos jours* (1996), Marseille,**

Catalogue de l'exposition du 6 juillet au 15 octobre 1996. Musées de

Marseille, 479p.

***ARTIFICES, (1994), Catalogue de l'exposition multimédia*, Paris, Direction des**

affaires culturelles de la Ville de Saint Denis, 43p.

***VIOLA, Bill* (1993), *Catalogue de l'exposition* au Musée d'art contemporain de**

Montréal.77p.

***VIDEO ET APRÈS, la collection vidéo du Musée national d'art moderne* Paris,**

(1992), Carré- Centre Georges Pompidou, 295p.

Musiques

Ce mémoire a été écrit en grande partie en compagnie de :

CHAO, Manu (1998) *Clandestino*, Virgin.

BJÖRK & triò Ingòlfssonar (1990), *Gling-glò*, One little Indian rec.

BJÖRK, (1997), *Homogenic*, Polygram, One little Indian records.

BJÖRK, (2001), *Verspertine*, Polygram, One little Indian records.

BOUCHER, Daniel(2001), *Dix mille matins*. GSI musique

SATIE, Erik (1989) *Piano works (selection), pièces pour Piano*, Naxos,
interprété par Klara Kõrmendi,

Sites Internet consultés :

Jochen Gerz : www.farm.de/gerz/

Biennale de Lyon 1995 : www.biennale-de-lyon-.org/biac95

Bill Viola : www.sfmoma.org/viola/

T.Furuhashi : www.moma.org/exhibitions/videospaces/furuhashi.html.

Björk : www.bjork.com

Daniel Mermet: www.radio.fr/chaines/france-inter01/emissions/labas/pres.php

www.Liberation.fr/page.ph?Article=41383